

D'UNE ONDOYANTE PRÉSENCE

Deuxième édition, augmentée



Venise - Le bassin de saint Marc - *Canaletto*

Wilfrid Sébaoun

D'UNE ONDOYANTE PRÉSENCE

Poèmes

Deuxième édition, augmentée

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

I

J'ai rêvé d'elle et nous nous pardonnions
Non pas nos fautes, il n'en est en amour
PAUL VERLAINE
Amour

PRÉLUDE

La lutte acharnée de notre raison
Avec nos cœurs impurs est infinie.
Des jours cruels où notre nostalgie
De l'amour neuf criera, hélas ! viendront.

Des ombres dans nos cœurs murmureront
Des paroles de doute et d'ironie,
Sans décourager notre chair vieillie :
Qui du puits du possible a vu le fond ?

Pour attiser le feu de l'espérance,
Pour étouffer le feu de nos souffrances,
Nous explorerons les voies de nos corps.

Les sources de vraie paix ne sont cachées
Sans nul recours qu'aux âmes que la mort
Plus qu'elles diligente a devancées.

ÉNIGME

Un seul soleil dissipe tous les doutes,
Attend, aux croisements qui le déroutent,
Le pèlerin, et lui montre sa route.

Un seul soleil sèche les larmes vaines,
Purifie les plaies, sanctifie les peines,
Prodigue du sang jailli de ses veines.

Un seul soleil est vivant et fait vivre,
Dans l'âme libre. Un seul soleil délivre
Les rêveries prisonnières du givre.

L'horizon puise à une seule source
Les promesses d'or qu'il a dans sa bourse,
Des cœurs souffrants les dernières ressources.

Un seul soleil est l'inviolable asile
Où l'âme sans nid qu'une faute exile
Peut ragailardir un espoir fragile.

Un seul soleil de ses doux rayons frôle
Les harpes suspendues aux graves saules,
Et les fait s'épancher sur son épaule.

L'Ange de la Mort n'a pas d'adversaire
Qui puisse rendre vain son ministère,

Sinon ce soleil, fort de sa lumière.

Cet éloge est-il énigme semblable
Au piège où périt, prise par le sable,
L'écume nue de vagues innombrables ?

Vous ne comprenez pas ? laissez-moi rire !
Dans toute chair Dieu a pris soin d'écrire
Un nom que dès le sein chacun sait lire.

LES MARGUERITES

Rien n'est mieux caché que l'amour,
Rusé chasseur, farouche proie ;
Impénétrables sont ses voies ;
Au cœur perplexe, nul secours !

Les marguerites jouent des tours
Où leur malice se déploie :
À trop en effeuiller on broie
Ses certitudes, sans recours.

SOIR

— Chère Anne, ma sœur Anne,
Ne vois-tu rien venir ?
— Je vois la mort qui flâne
Au bord de l'avenir,
Et des rêves qui glanent,
Dans les champs du désir.
Je vois au loin souffrir
Sans gémir, tête basse,
Des tournesols déçus,
Que leur amour tenace
Du soleil n'a pas su
Rendre un instant plus forts
Et soustraire à leur sort.

À UNE QUI N'EST PAS JOLIE

Toute femme est belle du rêve
Qu'elle fait naître dans le cœur
D'un homme, et bonne toute sève
Qui nourrit une branche en fleurs.

Quand l'astre de l'amour se lève,
Se dissipe toute laideur
Aux yeux de l'homme dont s'achève
La longue quête du bonheur.

Donne ton corps, donne ton âme,
Donne tout ce que peut donner
À l'homme qu'elle aime une femme.

Seul l'amour peut faire oublier
L'injustice de la nature,
Et te promettre des joies pures.

MYOSOTIS

Pourquoi, mon cœur, piteux artiste,
Bats-tu si fort, comme effrayé
Par l'obscur poème un peu triste
Que tu m'as ce matin dicté ?

Maintenant, tu cries et insistes
Pour qu'il demeure inemployé ;
Mais son sort est d'accompagner
Des myosotis, sois réaliste !

Celle à qui je veux envoyer
Un chef-d'œuvre d'une fleuriste,
Après tout, n'est pas Salomé,
Et je ne suis pas Jean-Baptiste !

DEVANT LA MER

Des blanches étoiles ruisselle
Sur la mer un doux chant nouveau ;
Les mystiques battement d'ailes
Des vagues n'en sont que l'écho.

Nous sommes de ceux qui comprennent
Que dans ce chant consolateur
Palpitent, transmues, des peines
Qui ont longtemps rongé leur cœur.

Car ici sont mortes les flammes
D'un avenir de déraison. —
Quel pouvoir possède sur l'âme
La mer mangeuse d'horizons !

Avant d'arriver sur ces dunes
Nous avons fait bien du chemin,
Tous les deux seuls, pleins de rancune
Contre l'implacable destin ;

Nous nous sommes cherchés sans trêve
Dans une indéchiffrable nuit,
En vain. Ah ! quel terrible rêve
Ce fut là ! mais il s'est enfui.

Vont nous unir une aube lente,
Ma main caressant tes genoux,
Une indéfinissable attente,
Et la mer, la mer devant nous.

QUAI D'UNE GARE LOINTAINE

Tu pleures sur un quai de cette gare
Où nous n'avons pas pu nous dire adieu ;
La mer gémit et les mouettes s'effarent
De me voir te chercher en d'autres lieux.

Passent les ans, s'enfuit notre jeunesse,
Je vois venir le temps des regrets noirs
Que rien ne peut chasser et qui se dressent
Tout armés dans les cœurs contre l'espoir.

Tu rêves que fidèle à ma promesse
J'œuvre avec toi à notre rédemption ;
Comme Dieu attend l'âme pécheresse,
Tu m'attends, patiente et prompte au pardon.

Je ne sais pas où conduisent mes routes,
L'horizon est nu entre mer et ciel,
Je me débats dans les griffes du doute,
Chaque aube promet le miel et le fiel.

Mais mon cœur peut, tenace comme lierre,
Se contenter d'une seule clarté :
Tu m'attends, fidèle, et nulle frontière
Ne peut abolir la fidélité.

ÉPITAPHE

Sut le cœur de cette princesse,
Comme Dieu, tenir ses promesses ;
Cœurs inquiets, souvenez-vous en !
Sut Valentine de Milan,
La fidèle entre les fidèles,
Que l'oubli à venir est lent ;
Sut que s'enfuit à tire-d'aile
L'amour qui l'oubli nous prodigue,
Et que la mort danse la gigue.

DIALOGUE NOCTURNE

— Ah ! comme cette nuit est triste et noire !
Mon ami, n'entendez-vous pas
Une femme pleurer tout bas ?
Il me souvient d'une très vieille histoire.

Pause

— Mademoiselle, en un pays lointain
Mourut autrefois un poète
Dans les bras d'une femme prête
À pénétrer dans le divin jardin.

Pause

— Comprenez-vous, mon ami, quelle peine
S'exhale dans ces longs sanglots ?
Ah ! je vois devant le tombeau
Vide sangloter Marie Madeleine.

Pause

— Mademoiselle, une âme, pour guérir,
N'a besoin que d'un seul remède.
L'amour, il est vrai, fait souffrir,
Mais lui seul est sauveur, lui seul nous aide.

Pause

— Entendez-vous au fond du grand silence
Une femme se lamenter
Comme la fille de Jephté ?
Ou est-ce dans mon cœur Dieu qui me tance ?

Pause

— Mademoiselle, une bien frêle nef
Qui vogue sur la mer est l'homme ;
L'amour, la mort, Ève, la pomme,
Voilà tout son destin, pour être bref.

PENDANT D'UN POÈME D'ARAGON

L'amour n'est jamais ce qu'il
Semble à nos cœurs,
C'est un oiseau plus subtil,
Grave et moqueur.

J'étais fou, tu étais folle,
Nous pûmes croire
Que les gens heureux, — Parole !
N'ont pas d'histoire.

Nous nous sommes fait souffrir,
— C'était fatal ! —
Des peines à en mourir
Furent du bal.

Sans amour, à quoi la vie
Est-elle bonne ?
C'est triste bouffonnerie,
— Dieu me pardonne ! —

Dieu ? Qu'est-ce donc, après tout,
Sinon la mort
Clamant que l'amour, en nous,
Plus qu'elle est fort ?

PARABOLE

Dans un lit aux draps bleus
Une princesse blonde,
La plus seule du monde,
Attend ses amoureux.

Dans l'œkoumène abondent
Les savants valeureux
Qui cherchent dans ses yeux
L'éternité profonde.

Les plus aventureux
Trouvent leur mort dans l'onde.
David, avec sa fronde,
Eût-il vaincu, sans Dieu ?

DE LOIN

Je t'écris, je me plains, rebelle
À la voix qui me dit : « Tais-toi »,
Dans le fond de mon esprit, celle
D'un démon de mauvaise foi

Voilà transmuée en détresse
L'attente qui nous a bercés
Quand le désir était promesse
De bonheur à nos cœurs grisés.

Que suis-je de plus qu'un squelette
Habillé d'une pauvre chair,
Un étranger pour qui les fêtes
Sont des supplices de l'enfer ?

Le ciel n'est plus que cendre et pierre,
Il ne fleurira plus jamais,
Sinon lorsque sur mes paupières
Tu poseras tes doigts de lait.

Mon âme n'est que plaies brûlantes
Que toi seule pourrais panser.
Viendras-tu, étoile fuyante,
Me faire oublier le passé ?

FRUCTIDOR

Un stérile été s'achevait.
Assis sur la plage déserte,
L'homme et la femme s'efforçaient
De consoler, sans rien se dire,
De leur mieux, un rêve déçu.

L'homme et la femme regardaient,
Le cœur secrètement en larmes,
La mer s'éloigner lentement
Et le rouge soleil descendre
Hardiment vers l'ample horizon.

Des goélands narquois traçaient
Sur le ciel des signes obscurs ;
L'homme et la femme s'affligeaient,
Sans le confesser l'un à l'autre,
De devoir lire dans ces signes
Des pressentiments de leur cœur.

Quel rêve aurait pu leur cacher
La nudité de la lumière ?

ADIEUX DANS LE JARDIN DU LUXEMBOURG

Aujourd'hui linceuls, hier langes,
Les voiles des petits bateaux
Leur font tracer ces mots, sur l'eau
Du bassin : « Ici-bas tout change ! »

Nos rêves nous ont séparés,
Des souvenirs lointains grimacent,
Et si nous restons face-à-face,
Nos cœurs vont se mettre à pleurer.

Dans les allées qui furent nôtres
Les feuilles tombées, tristement
Pourrissent comme les serments
Que nous avons faits l'un et l'autre.

Ailleurs, les yeux de l'horizon
Sont peut-être pleins d'étincelles
De sagesse et de joies nouvelles ;
Ici, hélas ! de déraison.

Combien de secrets se dédoublent
Au fond d'une âme qui gémit
De voir à jamais insoumis
Le doute fielleux qui la trouble.

Le jet d'eau fait pleuvoir en vrac
Pitié, clairvoyance, ironie,
Sur un deuil qu'en nos cœurs défie
Un obscur clapotis de lac.

AU THÉÂTRE DE LA MÉMOIRE

Comédiens, coqs et flammes
D'un noir temps d'ignorance,
De folie, de malchance,
Où rampait dans mon âme
L'Adversaire, en silence ;

Fleurs encore vivantes
Au bout de tant d'années,
Sources empoisonnées
De vains regrets qui hantent
Mes romances fanées ;

Cris de l'âpre nature
Où ensemble résonnent
L'amertume des nonnes
Et les joies les plus pures
Qu'aux mères l'amour donne ;

Je regarde et j'écoute
Plein de mélancolie
Votre pièce où s'allie
Au sombre plomb du doute
L'or clair de l'ironie.

MÉDITATION

Je ne suis que mauvaise graine,
À tes yeux, ivraie dans le blé.
Pourquoi m'as-tu abandonné
Au mal qui habite mes veines ?

Pourquoi tant d'implacable haine,
N'est-ce pas toi qui m'a créé ?
Je me révolte et veux crier,
Mais je sais ma révolte vaine.

Mon âme est la contrée lointaine
Où je dois aller te chercher
Si je veux être pardonné,
Si je veux oublier mes peines.

CONTRE-FEU

Regarde en face l'avenir :
Bercement de barque attachée,
Plaies de l'âme sans fin léchées. —
L'été s'étiole, il va mourir.

Comme est amer le souvenir
Des espérances desséchées
Et de la patience prêchée
Inutilement au désir !

À quoi bon les heures brillantes
Comme le soleil qui enfantent
Des chimères au cœur d'airain !

La Lorelei, au bord du Rhin,
Chante éternellement, et l'ombre
Engloutit des rêves sans nombre.

FOLLE ESQUIVE

La nuit venait, nous étions seuls,
Nous rôdions au bord de nos plaies ;
Notre calme était feint, mais vraie
La mélancolie des tilleuls.

Était-ce un rêve ou un mensonge
Qui tenait séparées nos mains ?
Ah ! tous les masques sont bien vains :
À peine mis, le cœur les ronge !

Soigneusement nous choisissions
Des mots mi-ombre mi- lumière
Qui ne pussent faire litière
Des contes gris que nous tissions.

Le soir mêlait au ciel livide
Le fiel de perfides étangs.
Voyais-tu les yeux de Satan
Briller, goguenards et avides ?

LA NUIT HUMILIÉE

Le givre a donné asile
À des rêves délaissés.
Dans la pénombre une main,
Puis une seconde main,
Toutes les deux hésitantes,
S'approchent de la fenêtre.

L'aube se révèle mère
D'une lumière ambiguë
Lourde d'inquiétants défis.

Lentement, les mains s'avancent
Vers la fenêtre muette,
Qui devient immense, immense,
Vaste comme le désert
Où se perd l'âme en suivant
Un guide autre que Celui
Qu'on appelle Amour ou Dieu.

Deux oiseaux d'un même nid
S'avancent pour dépouiller
La fenêtre de son givre
Et priver les réfugiés
De leur asile précaire.

Deux mains, deux oiseaux leurrés,
S'avancent pour découvrir,
Follement, un horizon
De futile liberté.

ÉTÉ POURRI

Une chimère qui s'ennuie,
Sœur ensorcelée d'un hibou,
Contemple, amère, comme nous,
Le sourire flou de la pluie.

La nostalgie étreint Paris ;
Voguent nos yeux dans le ciel blême,
Et vagabondent nos esprits
Dans un océan de problèmes.

Attente qui n'aura été
Que golem, avorton sans âme,
Ombre bercée par Notre-Dame,
Est-ce toi qui pourrit l'été ?

Que serons-nous au crépuscule, —
Quasimodo, Esméralda,
Que deux rêves étrangers brûlent, —
Si la raison nous plante là ?

Que répondrons-nous lorsque l'Ange
De la Mort, les bras grands ouverts,
Nous dira : « Avez-vous souffert
Tout votre soûl depuis les langes ?

UNE FOIS LA PARTIE PERDUE

Nous avons cru suivre ensemble la route
Des pèlerins que laisse en paix le doute
Et que nulle idole en secret n'envoûte.

Nous avons cru sans faille la prière
De notre amour, et que l'instinct du lierre
Unirait nos cœurs notre vie entière.

Nous savions bien que les cigognes passent
D'un ciel à l'autre en ne laissant de traces
Que dans des rêves bleus que rien ne lasse.

Y eut-il en toi comme en moi ce mal
Qui fait de la vie un bref carnaval
Et promet l'âme à un feu infernal ?

Avons-nous cru nos cœurs aussi tenaces
Que Job, et ri des cyniques menaces
De Satan, qui rôdait avec sa nasse ?

L'amour n'est pas aveugle loterie,
Mais jeu d'adresse où le temps nous défie.
Pourquoi avons-nous perdu la partie ?

FRAGMENT D'UN PLAIDOYER

Que te dirai-je de pleurs
Qui ne furent ni rosée
Ni douce pluie sur ces fleurs,
Soucis, myosotis, pensées,
Que sont les mains d'une sœur
Rêvant d'être consolée ?

Que te dirai-je d'ardeurs
Si souvent stérilisées
Par l'amour-propre, imposteur
Qui berne, au fil des années,
L'âme, qu'un destin moqueur
Voit vieillir désenchantée ?

Et du plaisir sans bonheur,
De rêveries insensées,
D'heures vouées au labeur
En babioles dépensées,
Que te dirai-je, ô sauveur
Amour aube et nuits mêlées ?

NUIT DE DÉCEMBRE

Je regarde le ciel en face
Sans aucune crainte d'y voir
Briller pour moi la satanique
Étoile du renoncement.

Comme on allume les bougies
Des chandeliers de Hanouka
Et des verts sapins de Noël,
J'assemble au fond de mon cœur triste
Les mots d'une simple chanson.

J'écoute dans un coquillage
La mer me promettre une aurore
Qui réconciliera deux rêves
Longtemps, trop longtemps séparés.

DESTIN

La tendre nuit, à regret, abandonne
Le givre des carreaux, précaire asile
Où s'est blottie, tremblante, éperdue, l'âme
D'un amour mort, étranglé sans pitié,
Sous mes yeux, sous tes yeux, par des chimères.

Les doigts du soleil n'ont pas de patience.
Que va devenir l'âme réfugiée
Pour si peu de temps dans le givre nu ?
Un rêve condamné au labyrinthe ?
Va-t-elle se risquer sur le chemin,
Solitaire, incertain, lourd de silence,
De l'exil sans fin dans un coquillage
Que n'habite plus l'âme de la mer ?
Retournera-t-elle, amère, affronter
La chambre impavide où des nostalgies
La prendront par la main pour une ronde
Où le chagrin se transforme en vertige ?

Peut-être pourra-t-elle, au fil du temps,
Se réincarner dans quelques chansons.

NUIT SANS LUNE

Que vois-tu dans la lune éteinte ?
Le spectre d'un amour déchu ?
Le regard d'un Dieu qui s'est tu,
Comme sourd à toutes les plaintes ?

La vie te paraissait enceinte
De l'avenir de bonheur dû
À l'orpheline qui a su
Se fier à sa mère défunte.

Un homme t'a ouvert les bras,
Et promis le ciel ici-bas ;
Tu as vu la lune sourire.

C'était un rêve, une illusion...
Lanterne magique, lampion,
Ou lune... Ah ! sœur, que puis-je dire ?

Ier AVRIL

Dans le ciel passe et repasse
L'hirondelle des douleurs.
Le chèvrefeuille s'enlace
À des adieux menteurs.

Le soleil est plaie ouverte
Pour l'âme en deuil d'un espoir,
Et coupe de fiel offerte
Au pèlerin du soir.

Pris dans une immense ronde
Dont ils ignorent les pas,
Des nuages seuls au monde
Voguent vers leur trépas.

L'hiver est fini, la neige
Est morte sur les chemins.
— Roi Temps, rien ne nous protège
Contre ta lourde main !

Les ornières sont des brèches
Où viennent faire leurs nids
Des nostalgies toutes fraîches
Douces comme l'oubli.

Entre le vent et les arbres
Ne naît aucune passion :
Ce printemps est-il de marbre
Trompe-l'œil, illusion ?

HIBOUX

Dieu l'a voulu, l'essieu du monde grince,
D'être entendus nos chances sont bien minces,
Les gueux sont des gueux, les princes des princes.

C'est vrai, hélas ! que toute plainte est vaine,
Frères hiboux, confidents de mes peines,
Gueux d'un pays où la nuit seule est reine.

Agonisant cloué sur une porte
Par ma nostalgie soule d'amours mortes,
J'avouerais que la mort est la plus forte.

Mais entre nous, votre ironie austère
Ne se marie qu'à ma raison amère,
Mon cœur reste fidèle à ses chimères.

La nuit n'a rien promis, mon âme pleure
En scrutant le gouffre où tombent les heures,
Mais l'espérance aux yeux bandés demeure.

PREMIERS JOURS DE PRINTEMPS

Les oiseaux peuvent-ils mentir
À qui ne croit pas aux présages,
Au cœur douloureux qui voyage
Dans un insondable avenir ?

Dans le ciel changeant de Paris
Le soleil brille et se dérobe
Tour à tour, comme un espoir pris
Aux plis d'une lointaine robe.

Le printemps s'ouvre sans déclic ;
Paris, semble-t-il, se recueille ;
Les arbres des jardins publics
Et des rues se vêtent de feuilles.

Sur la Seine bien des soucis
Voguent vers la mer accueillante.
Es-tu vraiment si loin d'ici,
Toi qui partages mon attente ?

Peut-être ce printemps est-il
Porteur d'une bonne nouvelle ;
Peut-être la fin d'un exil
De tant d'années approche-t-elle.

UN DIALOGUE

— Le soleil flétrit les roses,
Bientôt leur beauté n'est plus.
L'amour est-il autre chose
Qu'un rêve superflu ?

Le cœur se blesse aux épines
De chimères sans pitié.
La nostalgie églantine
Pleure au long des sentiers.

Fleurs de jardin, fleurs sauvages,
Qu'avez-vous à dire, sœurs
De misère, à un nuage
Lucide qui se meurt ?

— Ne sais-tu pas que la vie
Et l'amour, dans l'univers,
N'existent qu'ensemble, impie ?
Ton cœur est-il pervers ?

Le soleil est une bouche
Qui crie aux hommes : « Priez
Pour que l'aile de Dieu touche
Vos cœurs humiliés. »

DEUX FLEURS

Cette rose trémière dore
Comme des rayons de l'aurore
Le ciel de toutes les chansons
Où j'ouvre mon cœur au frisson
De l'espérance irraisonnée
Que n'éteignent pas les années ;
Elle a le regard de l'amour,
Et elle vient à mon secours
Lorsque j'appréhende une vie
Qui jamais plus ne me sourie.

Pourquoi pleure cette anémone
Qui ne se confie à personne ?
A-t-elle dans l'âme un secret
Mortel à l'amour indiscret ?
Un poison qu'une soif ardente
Fait boire à la bouche imprudente ?
Une chimère qui corrompt
Le rêve à l'épouser trop prompt ?
Le gouffre d'une nostalgie
Que le temps n'a pas assagié ?

LES TULIPES

La gaîté sensuelle d'avril
S'allie à leurs jaunes corolles
Pour appeler aux danses folles
Les cœurs, même les plus subtils.

Pourquoi sont-elles devenues,
Par l'opération du pinceau,
Toutes roses dans le tableau,
Allègres jeunes filles nues ?

Une femme qui peint des fleurs,
Pareille à la nuit qui dévoile
Sans dire un seul mot ses étoiles,
N'entrouvre-t-elle pas son cœur ?

À quoi ressemblent ces tulipes,
À quel idéal mis en croix,
Dans l'esprit du peintre qui croit
Ne plus posséder que ses nippes ?

Force nous est de deviner
La femme blessée dans l'artiste
Qui n'espère pas que l'assiste
Dieu, et qui ne sait pas prier,

Car pourquoi vouloir que les choses

Soient autres que ce qu'elles sont
Quand nous sentons qu'il n'est prison
Qu'en éden ne métamorphose
Un amour que nous attendons ?

LA MÉDUSE

Transparence du cristal
Des coupes où frémit l'or
Du vin de Champagne, au bal
Où tournoient rêves et corps ;

Légèreté d'un soleil
Flottant sur un ciel d'azur
Un matin d'avril pareil
À l'aube d'un amour pur ;

Souplesse, grâce, abandon
Aux tendres jeux de la mer, —
Et soudain regard profond
De destin aux mains de fer.

OMBRE

Est-ce l'ombre de ta main nue
Qui s'avance pour dévorer
L'ombre innocente de la rose
Que je t'ai donnée ce matin ?

Est-ce un de ces loups véritables
Qui rôdent au fond de ton cœur,
Affamés, prêts à égorger
Toute espérance mal gardée ?

VERGER D'ESPAGNE

Imperceptiblement naissaient
Des frémissements silencieux,
Çà et là, dans les douces branches
Des amandiers où murmuraient
Depuis tant de siècles les âmes
De raisonnables nostalgies.

Sans proférer une parole
La terre rouge célébrait
Le pardon de crimes pâlis
Et l'oubli de noires douleurs.

Le regard le mieux aiguisé
N'aurait pu trouver sur la mer
La moindre trace des bateaux
Où montèrent les exilés.
Pas un sillage, pas un spectre !

Le rire étincelant des vagues
Était pur, et ne cachait rien
De la perfidie de l'orient.

Le ciel de l'occident berçait
Le verger et le protégeait
De l'amer désenchantement.

DEVANT LE RIDEAU

Oyez, spectateurs bénévoles
Qu'ennuient les théâtres frivoles,
Et voyez cette parabole !

Un long appel monte, incessant,
Du puits où gisent dans leur sang
Dix fois six cent mille innocents, —

Dix fois six cent mille victimes
D'un très grand-guignolesque crime
De Jéhovah, auteur sublime !

EXEMPLE

En vain les insectes appellent
À leur aide le Tout-Puissant,
Rien n'empêche les hirondelles
De massacrer des innocents.

RONDE

« Dieu créa, pour sa gloire,
L'homme, être peu prudent.
Par la faute d'Adam,
Nous avons l'âme noire.
Vertigineuse histoire,
Mystère bien troublant !
Si tu ne peux y croire,
Mécréant, fais semblant,
La foi viendra, après »,
Dit Pascal, à peu près.

ALCHIMIE

Pour qui, pour Dieu ou pour Satan,
Se transmue, dans la cheminée,
En cendre grise et en fumée
La chair d'une vieille forêt ?

Le feu gesticule et rit ;
Il danse, mais oui, il danse !
Où sont, si pâles, si mièvres,
Les danses du scalp d'antan ?

La sombre lumière des flammes
Explore seule notre chambre,
Les ombres arrachent aux murs
Des aveux ruisselants de crainte.

Le feu vorace crépite ;
Ni toi ni moi ne voulons
Ne plus chérir, oublier,
Le silence des chemins
Qui font fleurir les étoiles
Où dort la douleur des nuits.

Ferme un instant les yeux, écoute
La mer lointaine murmurer,
À la nuit qui berce son âme,
Des rêves hardis et tenaces

D'étreintes où mort et naissance
Échangent leurs plus purs secrets.

Écoute mon cœur battre, et chante
Dans ton cœur un psaume sans fin
Qui répète sous mille formes :
« Que sais-je, puisque Dieu se cache
Dans les friches de l'horizon,
Dans l'exil sans raison des vagues,
Dans la nudité des galets ? »

Dans nos ciels, les choucas et les mouettes
Ont clamé la commune démente
De nos cœurs habités par le doute ;
Pourquoi leurs cris, pourquoi leurs sillages,
Ne signifient-ils plus rien pour nous ?
— Nous avons nourri de nos idoles
Un autre feu, qui nous a fait voir
L'infinie profondeur de la nuit.

Dans notre chambre s'accomplit
Peut-être quelque ouvrage obscur
Où le feu dévoreur de bûches
N'a pas plus que sa juste part.

UN MATIN DE JUIN

Tu fais voler par la pensée
Vers de blancs nuages tout neufs
Ta chanson pleine comme un œuf
De très vieilles billevesées.

Tu te demandes quel oiseau
Vient de quitter la haie câline
Fleurie de fraîches aubépines,
Et s'il y reviendra bientôt.

Coquelicots et bleuets mentent,
La brise fait lascifs les blés,
La mort porte un masque doré,
La route que tu suis est lente.

Il y a des chardons joyeux
Qui te souhaitent bonne chance,
Sur les talus, et ton enfance
Douloureuse est loin de tes yeux.

D'un bois où l'ombre et le mystère
Enveloppent un rêve doux
Te parvient l'appel d'un coucou,
À la fois espiègle et austère.

Bien lointain est le jour fatal
Où tu reçus d'une mourante
Une harpe aux sons qui te hantent,
Dans une chambre d'hôpital !

OMBRE

Passe l'ombre d'un nuage
Sur un champ de blé rieur,
Il n'en faut pas d'avantage
Pour que s'inquiète mon cœur.

Aucun rêve, aucune attente,
Soudain, n'est plus à l'abri
Du noir doute qui serpente
Et attaque sans un cri.

De la Brie à la Saintonge
Le chemin n'est pas si grand ;
Les nostalgies où se plonge
Mon cœur sont du même sang.

Dans la campagne briarde
Les haies, les coquelicots
Et les corneilles criardes
D'un passé se font échos.

Là-bas, là-bas, sur le sable
Où les vagues se défont,
Une promesse incroyable,
Abandonnée, se morfond.

Passe une ombre sur les vagues
Des yeux où vogue l'espoir
Qui me reste, et j'extravague :
L'horizon se teint de noir.

OBSTINATION

Serpentait un infime désert
Le long de la mer immense.
Une séparation tolérable
Retourne le sablier.
Inexorablement s'élargit
Le désert, le désert où s'étiole
La vie de tant de promesses.

Ah ! comme s'éloigne,
Sans bouger, le prodigue horizon !

Un oiseau d'écume s'est posé,
Las, les ailes raidies par le doute
Au regard orageux de prophète,
Sur un rocher sombre.

C'est le carnaval. La mort
Ouvre le bal avec le soleil. —
Le véritable soleil,
L'acier de la hache,
Ou le sang versé ?
Une seule certitude :
Reculent, reculent
Les bras, la bouche, le ventre
De la mer, où tous les rêves

S'engouffrent en tournoyant.

Un oiseau d'écume s'est posé
Sur un rocher où il va mourir. —
Qu'importe, qu'importe,
Si la nature doit retourner
Encore une fois le sablier !

NOËL

Il fait froid, dehors, il fait très froid.
Inhospitatiers sont les ponts de Paris.
Dehors, on voit forcément le ciel,
Il faut, pour croire un peu aux étoiles,
Mon amour, fermer les yeux ;
Les arbres sont nus comme le ciel
Et il n'y a pas d'étoile dans leur cœur.
Les poupées des vitrines regardent
La foule couler vers le torrent
Où, incognito, Dieu se mêle aux idoles.

Dans le couloir du métro
Un accordéoniste joue, pauvrement,
Une chanson à valser,
Une chanson pour une rivière triste
Et pour une nuit qui se révolte
À l'approche de l'aurore.
Nous savons, sans nous être rien dit,
Que nous sommes tous deux attendris,
Et c'est comme si nos âmes
Étaient blotties l'une contre l'autre.

MUR

Du pied jusqu'au sommet
Des lézardes serpentent
Sans révéler jamais
L'art secret des nuits lentes.

Sur pierres et mortier
Par moments se balancent
Les ombres de figuiers
Honteux de leur silence.

Parfait est l'abandon,
Nulle main ne se blesse,
Folâtrent les frelons,
S'étiolent les promesses.

CE QUI NE SOMBRE PAS

Conciliabule de roseaux
Au bord d'un fleuve où naviguent des rêves.

Lèvres qu'un vent d'âpre désir
Explore, caresse, embellit.

Sentier où l'âme s'ouvre
À un vertige familier.

Rivage où déferlent les vagues
D'un immense mystère.

Prière nue de flammes vulnérables
Nourrice des méditations.

Berceuse infinie chantée par la mer
Au fond d'un coquillage.

Bruissement de forêt annonciateur
D'un orage qui purifie.

Baiser de grappe du Carmel
Où se révèle aux lèvres qui le boivent
Ce que Dieu attend d'elles.

Étincellement d'étoiles fidèles
Dans l'échancrure de la nuit.

Horizon gros de toutes les promesses
Espérées par les pèlerins.

CRÉPUSCULE

À la frontière de mon âme
Un fantôme est venu s'asseoir
Pour contempler le ciel en flammes.

C'est l'heure où s'ouvre un gouffre noir,
Sournoisement : la fleur ogresse
De la mélancolie du soir.

Les yeux du fantôme caressent
Un indéchiffrable lointain
Où pourrait naître une promesse.

N'y a-t-il pas quelque jardin
Dans ce monde-ci ou dans l'autre
Où pousserait le romarin ?

Faut-il, quand le soleil se vautre
Dans son sang et glisse à la nuit
Que perdent l'espoir ses apôtres ?

Que de mystère dans le bruit
Que mon cœur fait dans ma poitrine
En martelant que le temps fuit,

Que mes forces toujours déclinent,
Que je me débats sans savoir

Où et de quel pas je chemine !

L'or dont le fantôme peut voir
Fluctuer l'éclat est, je pense,
Celui d'un mystique heurtoir,

Rêve d'une lointaine enfance,
Fait d'un plomb terne transmué
Dans le creuset de la souffrance.

Jusqu'à quand faudra-t-il frapper
Pour que Dieu veuille ouvrir la porte,
Accueille les deux exilés,

Et tendrement les reconforte ?

CHÈVREFEUILLE

Dans le jardin des rêves clos,
Avec des grâces de jet d'eau
Ou d'ombres qu'une brise espiègle
Fait danser sans la moindre règle,

Avec une ferveur d'étang
Cherchant le ciel et le trouvant,
Avec un rire de blés mûrs
Ou d'oiseau entrouvrant l'azur,

Avec une gravité d'ange
Penché sur le lit d'un enfant,
Et un enthousiasme qui change
En fleur d'or un soleil couchant,

Avec une inventive adresse,
Le chèvrefeuille aux mouvements
Subtils exalte une promesse
De triomphe et d'apaisement.

II

[...] è un fatto che i maggiori stenti che ci avvenga di soffrire nella vita sono sempre quelli che affrontiamo per fabbricarci con le nostre stesse mani la forza.

LUIGI PIRANDELLO

La rallegrata

HIVER

Nous marchons derrière des ombres,
Et au fil des années nos rêves
Se changent en ombres sans voix.

Sur les routes et dans les rues
Un vent noir fait tourbillonner
La résignation. Nous marchons.

Le rouge soleil agonise,
Mes yeux fouillent en vain ses yeux.
Vers quoi marchons-nous, mon amour ?

Arrêtons-nous, et regardons
Les flots agités de nos âmes
Où grimace, méconnaissable,
La lumière d'un ciel ancien.

Arrêtons-nous, laissons nos yeux
Oublier tout ce qui n'est pas
Le monde où l'implacable mort
Est sans force pour séparer
Les âmes qui se sont élues.

SÉRÉNADE PARME

Sonnet à Soledad

Cesse de mentir, Soledad,
À Dieu, au monde et à toi-même ;
S'il est un être que tu aimes,
Ton âme ne le connaît pas.

Répudie les fantômes las
Qui peuplent ton attente blême,
Laboure tes nuits closes, sème
Le rêve qui les ouvrira,

Tôt ou tard, car Dieu ne néglige
Aucune servante qu'afflige
La stérilité de ses nuits ;

Tôt ou tard, si ta chair lui donne
La force du soleil qui luit
Dans la source et dans l'anémone.

UNE VIE

L'homme sans amour marche, et marche
En rond, sans fin, les yeux bandés,
À sa noria bien attelé,
Tel un mulet aux yeux crevés.
Dieu et tous les hôtes de l'arche
De Noé pleurent de pitié,
Mais ils ne peuvent pas l'aider.

VICTIMES
Sonnet à Soledad

J'ai donné à boire à ces fleurs
Qui se mouraient sur une table,
Frappées des dards impitoyables
D'un soleil brutal et moqueur.

J'ai mis dans ce léger labeur
La mélancolie ineffable
D'écrire un aveu sur le sable
Et de s'enfuir comme un voleur.

Ces fleurs, au jardin arrachées,
Que tu avais abandonnées
T'appelaient en vain de leur croix.

Entendras-tu le Don Quichotte,
Moins fou et plus fou qu'on ne croit,
Qui au fond de ton cœur chuchote ?

MAXIME

Voir dans l'amour fou un carcan,
Et le fuir pour se croire libre,
C'est, par peur d'être mouillé, quand
Il pleut se jeter dans le Tibre.

ADIEU

Sur l'appui nu de la fenêtre
Étaient longtemps restés perchés
Deux oiseaux, deux faucons sans maître,
Sur leur mélancolie penchés.

Soledad explorait un monde
Défiguré avec des yeux
Remplis de tristesses profondes
Et d'indéchiffrables aveux.

Ses mains volent vers son visage,
Lentement, et comme à regret.
L'adieu est lointain paysage
Qu'on ne reconnaît pas de près.

Ses mains viennent à la rencontre
De larmes de ses yeux brûlants,
Nées tout à coup comme se montrent
Les étoiles dans un ciel franc.

Un homme qui chantait pour elle
L'a laissée seule dans sa tour
Pour une femme moins rebelle
Aux servitudes de l'amour.

Cette épreuve amère l'effraie,
Bien obscur est son repentir,

Et elle cherche pour ses plaies
Le baume de vieux souvenirs.

Les larmes coulent sur ses joues,
Mais dans son paradis d'antan
Une petite fille joue
À la marelle en chantonnant.

BERCEUSE

L'automne a mis sur les épaules
De l'allée un manteau de bal.

Les fleurs et l'herbe noient leur fièvre
Dans les flots oisifs de la nuit.

Le bassin, encore éveillé,
Raconte, très fidèlement,
À lui-même une des histoires
Du jet d'eau, qui l'a laissé seul.

Une feuille d'arbre tombée
Vogue doucement sur la lune.

Essaie de dormir, Soledad.

L'horloge du palais t'envie,
Elle qui ne sait ni prier,
Ni chanter, et jamais ne dort.

Soledad, la vie est un songe.
Offre ton corps, offre ton âme
À des mystères fécondants.

SOLEDAD DANSE

Comme un rêve, ou comme un délire,
Sa danse laisse deviner
Des mots qu'elle n'a pas su dire,
Des aveux qu'elle a étouffés.

C'est un adieu au long martyre
Des enthousiasmes inventés,
Des désirs vrais décolorés,
Des pleurs cachés, des pâles rires.

Hélas ! Soledad ne comprend
Ni ce que signifie sa danse
Ni ce qu'il y a de démence
À s'abandonner au tourment
De sentir les cruelles flammes
Du feu noir du renoncement
Ronger, jour après jour, son âme.

31 DÉCEMBRE

À qui parles-tu dans ta chambre,
Où la lumière cherche en vain
Les yeux d'un homme, un peu de vin,
Par ce matin froid de décembre ?

À qui parles-tu, Soledad ?
Est-ce à Dieu ? N'est-ce qu'à toi-même ?
Est-ce à quelque nuage blême,
Passant qui ne reviendra pas ?

Les carreaux se couvrent de grive.
(L'hiver ne fait que son métier,
Sans acharnement ni pitié),
Nous pesons mieux le don de vivre.

Du fiel de ténébreux regrets
L'âme nourrit tant de chimères !
À qui tes lèvres solitaires
Confient-elles tes vœux secrets ?

Je prie Dieu, Soledad, qu'il fasse
À ton âme le don de voir
Dans l'hiver un temps pour l'espoir,
Pour les promesses qui s'enlacent.

Je crois entendre tes poings nus,

Dans tes paroles douloureuses,
Frapper comme une aile fiévreuse
À la vitre de l'Inconnu.
Soledad, à qui parles-tu ?

ANNIVERSAIRE

L'automne s'approche à grands pas,
Avec son sac de peines noires,
Mais Soledad n'en veut rien croire ;
Le ciel crie, elle n'entend pas.

Aussi têtue qu'une bourrique,
Elle s'est faite sourde aux mots
Murmurés par tous les jets d'eau
Qu'habite un songe prophétique.

Elle s'est faite aveugle aux lits
Qu'ont creusés les ans et ses larmes,
Et à son cœur, lorsqu'il s'alarme,
Répond : « les miroirs n'ont rien dit. »

L'amer souvenir de nuits blanches
D'une solitude sans fard
A beau la poindre de son dard,
Elle n'essaie pas d'être franche.

L'été fait mûrir des regrets
Si vains que la raison s'étonne ;
Soledad se cache l'automne
Mais la vie œuvre sans arrêt.

Dans le ciel passent des nuages ;
Soledad, qui les suit des yeux
En pensant à un vieil adieu,
Leur crie, par défi : « Bon voyage ! »

UNE VICTOIRE DE SATAN

Elle porte au doigt l'anneau de souci,
Mais ne pleure pas : le Dieu de merci
S'est retiré de son cœur endurci.

Soledad n'avoue rien, mais dans ses yeux
Est peint le désespoir, en camaïeu.
À quelle attente a-t-elle dit adieu ?

À quels désirs de l'âme et de la chair ?
Saurait-elle traduire en termes clairs
Le pacte obscur conclu avec l'enfer ?

ENVAHISSEMENT

Au fond de la crique où l'eau pure
De la mer doucement murmure,
À peine audible, un long aveu,
Un petit voilier d'enfant berce
Le songe, où un vieux chagrin perce,
De la guetteuse au cœur brumeux.

Sous les yeux de la mer sereine,
Un enfant joue : le capitaine
Du navire sans matelots
Arme pour les lointains rivages
Où attendent, depuis des âges,
Des princesses dans leurs châteaux.

Soledad se veut raisonnable,
Mais n'a bâti que sur le sable ;
Assise à deux pas de l'enfant,
Elle ne voit, pâle et austère,
Au loin que l'horizon sévère
Qui fouille les flots de son sang.

FALLAIT-IL LE DIRE ?

L'homme a besoin d'une promesse douce
Et forte comme Dieu, pour traverser
Les saisons d'amertume où seule pousse
La nostalgie de jours heureux passés.

Tout le monde le sait, partial est l'âge :
Il laisse à l'or des bijoux son pouvoir,
Mais ternit à jamais l'or du visage,
L'or des mains, l'or des seins, l'or de l'espoir.

« Il est un temps pour tout, » dit l'Ecclésiaste,
« Un temps pour naître, un temps pour enfanter. »
Ne sens-tu pas venir le temps néfaste
De dire adieu à la maternité ?

Ne crains-tu pas que te brûlent les joues
D'inutiles pleurs de regret tardif,
Et que se noie dans des rêveries floues
Ton désir de panser ta plaie à vif ?

Tu attends qu'un éclair, un soir d'orage
Te révèle un secret caché en toi,
Mais tu as peur de plus petit nuage
Et cries dès que la pluie touche ton toit.

Perce l'aveu, dans tes plaintes obscures

D'un déchirement dont ton cœur est las
Et que pourtant, fasciné, il endure.
Puisse t'aider la raison, Soledad !

MALGRÉ TOUT

Ô fascinante mer, es-tu,
Comme le murmurent nos âmes,
Présence de Dieu qui s'est tu, —
S'il parla jamais, — quand les flammes
Des bûchers raillaient ses vertus ?

C'est le souffle tiède d'un psaume
Sans fin, la femme que tu vois
Ici, son cœur est sur ses paumes ;
Se peut-il qu'en vain, elle et moi,
Nous scrutions tes yeux de fantômes ?

Notre amour n'a-t-il pas le goût
Des embruns ? Tu mets sur nos lèvres
Un appel, n'est-ce qu'un cri fou ?
Ô mer, peux-tu calmer la fièvre
Que la mort entretient en nous ?

La mort ! — Solitude éternelle ?
Promesse de pardon ? Néant ?
Nous ne pouvons rien savoir d'elle !
Ô mer, nous sommes des enfants,
Berce-nous, douce et maternelle.

AU REVOIR

Bientôt la fin de l'opaque aventure !
Par l'Ange de la Mort je suis traqué ;
Je vais quitter ce monde terrané
Pour le monde flou de la vie future.

Notre soleil ne se lèvera plus
Que sur l'horizon d'où viennent les vagues
Du rêve caresser la foi qu'élague
Le silence des cœurs qui se sont tus.

La mer berçait le buisson de l'aurore,
Ardents étaient les serments du buisson ;
Nous avons su abolir les saisons,
Attendre le bonheur, le faire éclore.

Dans le monde où je vais, je t'attendrai ;
Quand Dieu voudra, tu viendras me rejoindre,
Tous les deux alors nous reverrons poindre
Notre soleil, l'astre de l'amour vrai.

AU POINT DU JOUR

Nous sommes assis sur la dune,
Blottis dans les bras l'un de l'autre ;
L'austère bruyère nous offre
Son recueillement et sa paix,
La rosée brille doucement.

La nuit orgueilleuse est partie
Sans nous dire le moindre adieu.

Nous regardons s'insinuer
De subtils nuages de cendre
Dans les yeux mi-clos de l'aurore.

Nous écoutons la mer gémir
D'amertume et de nostalgie ;
Nos lèvres apprennent le goût
Du sang d'un vieux dévoilement ;
Nos corps, confusément, annoncent
Le déferlement de l'amour
Sur les rivages du néant.

La marée descendante entraîne
Nos hantises vers l'horizon ;
Notre soleil fera mûrir
Les blondes grappes de l'oubli ;
Nous sommes déjà la lumière
Que l'amour, demain, extraira
Des flancs de la nuit éternelle.

PAIX

Nous avons appris dans notre désert
Que ce que voulait de nous notre chair
C'était nos cœurs unis d'un nœud de fer.

Nous habitons un pays de ferveur
Où sur les buissons la rosée ne meurt
Que dans un chaud baiser consolateur.

Au fleuve fier de sa force d'avril,
Nous chantons à mi-voix un chant subtil
Où flotte un rêve bleu des temps d'exil.

La lune, ici, caresse les roseaux
De ses rayons où coule un sang nouveau.
Pâle, irréel, aboli le tombeau !

Dans nos cœurs a germé le vieux serment,
Nous mangerons bientôt le fruit qui rend
L'amour au temps qui fuit indifférent.

Les vains regrets s'éloigneront sans bruit,
Nous écouterons clapoter la nuit,
Il n'y aura plus qu'un long aujourd'hui.

LE TEMPS

Le temps n'a pas d'autre visage
Que le masque aux yeux pleins de nuit
Où les âmes souffrantes cherchent,
Toujours en vain, les traits de Dieu.

Le temps boit le sang des étoiles
Et flétrit la chair de nos rêves.
Que fait-il mûrir dans nos cœurs ?

Je ne saurais dire s'il veut
Cacher son jeu comme Satan
Et Dieu cachaient leur jeu à Job.

Mais la lune m'a révélé
Un secret que je veux te dire :
Nous avons été ces enfants
Que le temps conduit par la main
Vers les lits où ils nous verront
Mourir sans leur dire au revoir.

L'HIVER D'UN AMOUR

L'amour de loin ! N'est-ce qu'une espérance
Vague nourrie par des cœurs audacieux ?
N'est-ce pas, moins amer que le silence
Et la solitude, un mal contagieux ?

Tu sais que les mots changent de visage
Quand il leur faut plaire à un cœur désert.
Et cela te fait peur ! Mais est-il sage
De démasquer un songe de ta chair ?

Pourquoi te méfies-tu de mes poèmes ?
Pourquoi crains-tu que ton cœur soit dupé ?
Un rêve fait à deux, est-ce blasphème
Ou prière, aux yeux du Dieu de pitié ?

J'avoue que mes vers, âpres mais sincères,
M'ont déçu : j'attendais, aux carrefours
Où des souffrances sœurs mendient, la mère
D'une foi sans retour, l'aube d'un jour
Sans fin, étranger à la nuit amère !

DEVANT NOUS, LA NUIT

Nous marchons dans un désert sombre,
Et l'oasis est notre couche.
Le vin pur qu'échangent nos bouches,
C'est l'oubli du gouffre où tout sombre.

Nous seuls sommes terre promise
L'un à l'autre, et peut-être lieu
Où murmure la voix de Dieu
Dans une très légère brise.

Océan rouge et soleil gris :
Ce sont nos corps transfigurés
Par la puissance d'un baiser ;
La nuit leur offre ses replis.

Même les étoiles s'éteignent.
La nuit séparera nos mains ;
Je vois déjà sur le chemin
Venir cette femme bréhaïne.

Tout mon être a beau crier « non ! »
L'heure viendra de te quitter.
Il n'est pas d'autre éternité
Que l'oubli que nous nous donnons.

Toute lumière est incertaine,
Et la nuit menace nos âmes
Lorsque s'affaiblissent les flammes
Du feu que nos corps entretiennent.

CONSOLATION

Que sommes-nous pour protester
Chaque fois que s'ouvre une brèche
Dans notre horizon mal gardé,
Ou lorsque se met à saigner
Une blessure toute fraîche ?

Dieu est-il toujours le vainqueur
Des combats contre les idoles
Dans le secret de notre cœur ?
Ne courons-nous pas au malheur
Sous le fouet de nos idées folles ?

Déchiffrons-nous le canevas
Du noir montreur de marionnettes
Qui tire les fils de nos bras
Et dirige, sournois, nos pas
Vers la tombe déjà ouverte ?

Savons-nous mieux qu'Adam et Ève
Ce qu'est la vie, en fin de compte,
Pourquoi, tout au long de ce rêve
Nous sommes poursuivis sans trêve
Par le chagrin, la peur, la honte ?

Que savons-nous de cette flamme,
L'amour, éblouissant mystère

Qui rend éternelles les âmes
Unies d'un homme et d'une femme
Dont les corps ne sont que poussière ?

COMMENCEMENT

Désordre et solitude,
Nos âmes angoissées.

Ne saurons-nous pas créer
Un amour, et accepter
Notre impuissance à séparer
Sa lumière de ses ténèbres ?

FIDÉLITÉ

La fidélité à nos liens
Que ton cœur à mon cœur jura
Est sans doute l'unique bien
Que mon âme conservera,
Quand mon corps ne sera plus rien
Qu'un peu de chair qui pourrira
Dans la terre d'où l'homme vient.
Quelque temps tu me pleureras ;
Après mon tour viendra le tien ;
Bientôt ton squelette jouera
Aux osselets avec le mien.

MÉDITATION

Que naîtra-t-il de cette fièvre
Qui brûle nos âmes sans foi,
Lorsque pour la dernière fois
Ton front rencontrera mes lèvres ?

À l'instant du dernier adieu
Verrons-nous fleurir la lumière
Ou se flétrir un éphémère
Amour qui se prenait pour Dieu ?

Derrière moi l'avidement mort
Descend l'escalier quatre à quatre,
Et je crie : « Ô raison marâtre,
L'amour n'est-il pas le plus fort ? »

C'est dans les vagues sans démente
De tes yeux où le ciel se plait
Que naît, se replonge et renaît
L'infini de nos espérances.

Loin de nous le triste désir
Que nos corps périssent ensemble !
Pourquoi faut-il que le cœur tremble
Si l'amour peut ne pas mourir ?

Nous savons bien que vanité

Et souffle du vent est l'épreuve
De l'absence, et que toujours neuve
Est notre soif d'éternité.

Mais tu fais pâlir le silence
De Dieu et vaciller la loi
Qui glace notre cœur ; ta voix
Est vin où l'oubli chante et danse.

L'oubli ! le bienfaisant oubli
De ce qui sépare les âmes.
Qu'aurons-nous de plus que sa flamme,
La mort assise au pied du lit ?

SECRET DE POLICHINELLE

La mer est un miroir énorme
Où des ombres errent sans but ;
Des milliers d'étoiles y dorment
Loin d'un ciel qu'elles ont déçu.

Ce miroir crie nos nostalgies
D'apaisement et de bonheur ;
Notre secrète rêverie
Fouille moins profond dans nos cœurs.

Notre amour y cherche son âme,
Plein d'effroi d'y voir son reflet
Danser comme les faibles flammes
D'énigmatiques feux follets.

Avec lui-même face à face
Notre désir d'éternité
Dialogue en vain, les saisons passent
Et rien de clair n'est décidé.

RÊVE GRAND-GUIGNOLESQUE

On vient de lever le rideau.
Nous sommes seuls devant la scène,
Serions-nous le roi et la reine,
Héros de ce nouveau tableau ?

Mes yeux ne voient qu'un paysage
De confins au ciel ambigu
Et l'ombre des ongles aigus
D'un satanique personnage.

Lourd silence, inquiétant décor !
Quel juge caché se prépare
À faire venir à la barre
Des témoins quelque ancien remords ?

Il me souvient qu'au temps morose
De ma jeunesse j'ai signé
Un pacte qui me fait saigner
Sans répit, — pour bien peu de chose.

Oh ! oh ! Méphisto
Et son grand couteau !
Mais il est beaucoup trop tôt
Pour qu'il nous réclame
Et jette à ses flammes
Notre amour avec mon âme !

MARELLE

Après avoir tracé une marelle
Sur le sol stérile et rude aux genoux,
Marguerite interroge un soleil roux.
Dans combien de temps la nuit viendra-t-elle ?

Et la voilà en route, en sautillant
À cloche-pied, vers un ciel accessible.
C'est ce qu'a promis le Dieu de la Bible
Qui nourrit et vêt ce songe d'enfant.

Marguerite peut commettre une faute
Fatale et cependant recommencer
Le jeu, aujourd'hui, sans désespérer.
Mais elle est encore au bas de la côte !

Viendra le temps où le dur Méphisto
Ricanera quand elle crierà « pouce ! »
Viendra le temps où les instincts qui poussent
L'âme vers l'enfer œuvrent sans repos.

Au Jugement, la lumière éternelle
La recevra, ou l'éternelle nuit.
Qui sait ? Pour l'instant, Marguerite suit
Le seul chemin du ciel de sa marelle.

DANS LA BRUME APRÈS LE NAUFRAGE

Nous serons seuls, unis par nos serments,
Tels un troubadour d'antan et sa dame,
Et nous ne verrons pas le firmament.

Dans notre canot sans voile ni rames,
Nous attendrons enlacés, le salut ;
Notre nostalgie bercera nos âmes.

Nous ne dirons pas que Dieu a voulu
Mettre nos cœurs, avant l'heure, à l'épreuve ;
Le temps pour douter sera révolu.

Nous ne dirons pas : « notre attente est veuve »,
Nous attendrons qu'un navire, ou la mort,
Viennent ouvrir à l'amour une vie neuve.

Le mal, hélas ! dans l'âme et dans le corps,
Attaque l'amour, car c'est sa nature,
Et l'amour n'est pas toujours le plus fort.

L'amour qui promet mille joies futures
Et l'oubli des tourments du jour présent,
L'amour qui chantera notre aventure,

A-t-il pour triompher assez de sang ?

CONFINS

Relisons ensemble le livre
De l'amour, essayons d'y voir
Une parole qui délivre
Nos cœurs à l'approche de soir.

Une vie n'est qu'humble étincelle
Dont Dieu peut-être se souvient
Au sein d'une nuit éternelle
Dont nul au monde ne sait rien.

Si la tristesse et l'amertume
Sont le lot que nous méritons,
Miséricordieuse est la brume
Qui nous cache notre horizon !

Un fantôme à la voix diaphane,
La douce fille de Jephté,
Hante les coteaux où tu flânes
Tristement, — l'entends-tu chanter ?

Les années peu à peu dénudent
Nos chimères et nos démons
Serviteurs de la solitude
Qui tend vers nous ses bras de plomb.

Notre commune attente est flamme

Que protègent seules nos mains ;
Suis-je troubadour, es-tu dame
À braver les vents des chemins ?

Tu es femme, comme la pluie
Est pluie, comme le feu est feu ;
Rien ne corrompt le temps ; essuie
Les pleurs qui coulent de tes yeux ;

Oublie, sœur de pèlerinage,
Le pays de miel et de lait
Perdu, mais n'oublie pas que l'âge
Ne pardonne qu'à l'amour vrai.

Saurons-nous être la fenêtre,
Le ciel, la lumière et l'oiseau
Tout ensemble, et enfin renaître
L'un de l'autre long chant nouveau ?

Vois-tu comme la nuit sait prendre
Le soleil dans ses bras puissants ?
Le feu en mourant devient cendre ;
Nous, deviendrons-nous Dieu vivant ?

RÉPONSE

L'éternité ? question obscure !
Ne savons-nous pas que le temps
N'aura plus de réalité
Quand l'étreinte de nos regards
Sera comme un baiser de Dieu
Achevant, couronnant la vie
Des élus dans ce monde-ci ?

ATTENTE NUE

La promesse d'éternité
Que voient deux âmes enlacées
Calme et purifie comme l'eau
De tes mains si fraîches coulant
Sur mon visage et sur mes mains.

Elle a la douceur et la force
Des flammes du buisson ardent
Que nous cherchons dans nos déserts,
Aiguillonnés par les années.

Quand la lune vient se glisser
Dans leurs bras, les arbres murmurent
Les paroles d'une berceuse
Où bat le sang de la promesse
De Dieu à deux âmes qu'unit
Leur foi en l'amour tout-puissant.

La promesse enveloppe d'ombre
Des nostalgies longtemps stériles
Et les fera fleurir un jour.

Quand nos cœurs nous laisseront-ils
Lire dans les yeux l'un de l'autre
La seule promesse qui puisse
Vaincre l'angoisse de la mort ?

VIVRE

Il s'est fait un grand silence
Du printemps, dans le jardin.
Midi. Et nulle espérance
Pour adoucir mon chagrin.

Dans les yeux du jet d'eau brille
La mort, et mon cœur se tait,
Transpercé par les aiguilles
De l'horloge du palais.

Ce n'est plus qu'une agonie,
Ce qu'il me reste de jour,
Puisque pour moi est finie
La saison d'or de l'amour.

Dans le ciel couve la rage
D'une plaie lente à s'ouvrir.
Puis-je faire bon visage
Au noir flot des souvenirs ?

Regrets et remords sans nombre
Grouillent dans mon cœur broyé.
Plus rien n'agite les ombres
Des branches des marronniers.

Désormais, quoi que je fasse,

Que je prie Dieu ou Satan,
Saignera mon âme lasse,
Car la mort seule m'attend.

Ah ! je sais que j'exagère :
Tenace comme la faim
Reste mon espoir de faire
Sourire un jour le destin.

Vole, chanson, vers la femme
Que je n'ai pas su trouver ;
Sois un lien entre deux âmes
Qui peuvent se consoler.

L'INCONNUE MASQUÉE

Toujours la même en divers vêtements
Noirs qui troublent mon âme, une inconnue
Vient hanter, cet hiver, les heures nues.
Regarde bien, elle est là, maintenant.

Est-ce la nuit, déjà, qui tourbillonne,
Neige noire et glacée, au bras du vent,
Reine du bal où gémit le printemps
De ne rien pouvoir promettre à personne ?

Est-ce la tentatrice aux yeux profonds
Qui offre aux cœurs où le rêve se fige
Le vin du désespoir et le vertige
Où sombrent ensemble amour et raison ?

Dis-moi que non, que c'est l'annonciatrice
D'une aube qui viendra reconforter
Nos cœurs tremblant de devoir se quitter
Sans attendre rien qui les réunisse ;

Que tu veux lui prendre avec moi la main,
Que robes et lous qui me troublent vêtent
Une nuit maternelle, et que la fête
Où elle nous convie n'a pas de fin.

LA TRANSPARENTE

Ô danseuses qui te souviens
De mille horizons vulnérables,
Cette grève est scène féconde,
L'océan est notre témoin.

Ô femme vêtue de soleil,
Tu offres à mon cœur houleux
La sérénité des méduses
Suspendues au-dessus des gouffres.

Béatrice aux baisers d'embruns
Tes doigts me caressent les yeux
Avec la patience féline
D'une chanson inachevée.

Tu mêles ton attente obscure
Au rire double des brisants
Et les souvenirs de ta bouche
Au vol fiévreux des goélands.

Je sais que tu m'ouvriras l'ombre
Où je n'aurai plus qu'à chercher,
L'âme en paix, un chemin loyal
Vers l'éternité d'où tu viens.

DEVENIR

Quand je mourrai mon âme volera,
Devenue mouette, au-dessus de la mer
De ton cœur sauveur qui la nourrira.

Le lait de Dieu semblera bien amer
À cette mouette, et plus que Dieu puissante
La nostalgie à la poigne de fer.

Mais commencera une obscure et lente
Genèse neuve au plus profond de toi ;
Quand tu mourras, au terme de l'attente,

Nous ne serons plus qu'un, Dieu, toi et moi.

CHANSON DE CARNAVAL

Dans les rues de Venise,
Polichinelle, en vain,
Cherche à boire le vin
D'un amour qui le grise.

Il est trop contrefait
Pour plaire à quelque belle ;
La nature est cruelle
Et l'art a peu d'effet.

On vient toucher sa bosse :
Cela porte bonheur ;
Et s'il unit deux cœurs
On le priera aux noces.

D'un bouffon qui gémit
La foule n'a que faire ;
Le sage sait se taire,
Polichinelle rit.

EN CARÊME

La froide ironie du carême
Chasse les chimères des nids
Qu'elles s'étaient faits au cœur même
De Venise au faste pâli ;
L'amour est austère poème,
Soleil blanc au fond d'un ciel gris.

Arlequin marche et soliloque
Dans un jardin morne et désert :
« Voilà encore un rêve en loques ! »
Constate-t-il, déçu, amer,
« La traîtresse Sylvie se moque
Bien de moi, sans en avoir l'air !

Les femmes sont toutes pareilles ;
Le chat attrape la souris
Imprudente qui le réveille ;
Bien naïf est l'homme surpris
Quand son inconstante merveille
Avec un autre le trahit ! »

POLICHINELLE À SYLVIE

Tu m'as donné tes lèvres pâles
À baiser, la nuit arrivait,
Le rouge soleil, sans un rôle,
Loin de nos soucis, se mourait.

Il me souvient, — mon cœur s'emballe, —
Que quand, doucement, sur le quai,
Tu m'as donné tes lèvres pâles
À baiser, la nuit arrivait.

Était-ce une aumône banale,
Un aveu, un adieu ? qui sait,
En ce monde de peine étale,
Pourquoi, un jour du mois de mai,
Tu m'as donné tes lèvres pâles ?

PIERROT À COLOMBINE

Ah ! Si tu voulais, Colombine,
Consoler ce Pierrot bien las
Qui prononce ton nom, tout bas,
En caressant sa mandoline !

Jeunesse et santé l'ont quitté ;
La mélancolique Venise
N'a, hélas ! plus rien qui le grise ;
L'hiver est triste et sans beauté.

Tu pleures souvent, Colombine,
La nuit, ton ami le sait bien ;
Les tourments dont tu ne dis rien,
Ce pauvre Pierrot les devine.

Si tu voulais, si tu voulais
Franchir avec Pierrot le gouffre
Qui sépare l'âme qui souffre
D'un monde de joie et de paix,

Tu abolirais la puissance
Du temps, et ce Pierrot vieilli
Recevrait de tes mains l'oubli
De sa démoniaque malchance.

Si tu allumais dans le ciel

De Pierrot l'étoile vivante
D'un amour plus fort que l'attente
De la mort au regard de fiel,

L'univers serait transformé
Et le temps en serait chassé :
Plus de futur ni de passé,
Un seul éclair d'éternité !

COLOMBINE À PIERROT

Pierrot, donne-moi un conseil,
Je cherche un amant plein d'esprit,
Mais aussi beau que le soleil.
Ah ! que mon cœur a de souci !

Je rêve d'un amant qui soit
Fort et hardi comme Arlequin,
Mais bon et tendre comme toi.
Ah ! que mon cœur a de chagrin !

Pierrot, je joue avec le feu,
Je le sais, depuis trop longtemps,
Mais suis esclave de ce jeu.
Ah ! que mon cœur a de tourment !

Mon cœur a besoin et de paix
Et d'aventure et de passion.
Ah ! d'être fait comme il est fait
Mon cœur a vraiment du guignon !

NOIR PRINTEMPS

Le brouillard discret, doux et attentif,
Où se promène une ombre familière,
A mis au monde une frêle prière
Où tinte un rêve flou d'amour tardif

L'âme des rues accueille les aurores
Comme mon cœur accueille les chansons
Nées de son brouillard, telles qu'elles sont ;
L'amour vient par des voies que Dieu ignore.

Un rêve, hélas ! rien qu'un rêve que dore
Le vieux soleil qui flamboie dans mon cœur.

Perfide printemps de noire douleur
Qui fais des rues du Ghetto un théâtre !
Puis-je oublier que la vie m'est marâtre
Et ne pas voir la solitude en fleur ?

Larmes de croyants, larmes d'incrédules,
Avez-vous empêché, dans le Ghetto,
L'Ange de la Mort de venir trop tôt ?
Amour qui fuit est asile qui brûle !

PIERROT À COLOMBINE

Ton cœur est sourd et muet,
Mais la vie couve, à Venise
Comme ailleurs, bien des surprises,
Je garde un espoir fluet.

Lorsque dans tes yeux je plonge
Mon grand filet à chansons,
Je te prends, petit poisson,
Puis sirène dans mes songes.

Mon cœur vogue vers son port
Dans un berceau de fortune,
Sur les vagues de la lune.
Qui sait quel sera son sort ?

Pâle aubépine des haies,
Souviens-toi de mon amour
Quand tu auras le cœur lourd,
Quand te lanceront tes plaies !

SOUS UN CIEL SOMBRE

Pauvre miroir que la tristesse nue !
Mon âme s'y cherche en vain, éperdue,
Et se heurte au regard d'un fleuve en crue.

N'y aura-t-il jamais qu'un ciel de cendre
Pour écouter les berceuses qu'engendre
Ma nostalgie d'une unique âme tendre ?

Ô solitaire sœur des lunes blêmes,
Toi pour qui je fais ce plaintif poème,
T'entendrai-je un jour me dire « je t'aime » ?

Que suis-je ? Un orphelin qui se rebelle
Quand le caresse une main irréaliste
Dans le Ghetto plein de rêves fidèles.

Venise se meurt, et ses mouettes crient.
Dois-je m'en aller seul et l'âme aigrie ?
Au fond de mon âme une autre âme prie.

Existe-t-il un seul canal qui dise
La vérité à l'enfant de Venise
Qui interroge en pleurant ses eaux grises ?

Sur les flots de tes yeux glissent les heures ;
Dans des cercueils, elles portent des leurres
Où les attend leur dernière demeure.

VARIANTE

Vous direz ce que vous voudrez,
La vie, sans l'amour, n'est que farce ;
Le comédien le plus madré,
Premier rôle ou simple comparse,
Finit, pourtant, par s'effondrer.

COLOMBINE ABANDONNÉE

Il m'avait promis le sourire
De la neige et des œillets blancs ;
Dans mon cœur ne germent que larmes,
Nostalgie amère et soucis.

Mes oiseaux, dans leur cage neuve,
Boivent l'eau et mange le pain
D'une fraternité obscure ;
Leur chant s'unit à mes regrets.

Dans Venise défigurée,
Je vois partout des yeux moqueurs.
Ah ! Pierrot, je suis bien punie
De m'être fiée à mes désirs.

PIERROT À COLOMBINE

Nous avons vieilli, l'un et l'autre !
Regrets et remords, dans nos cœurs,
Ont poussé mieux que toute fleur.
Est-il trop tard pour faire nôtre
Un même ciel consolateur ?

Un espoir étrange se pose,
Par moments, au bord de mes vers.
Le nourrit, cet oiseau disert,
La neuve nostalgie éclore
Dans ton cœur au seuil de l'hiver.

L'oiseau me dit que la sagesse
Peut incliner vers notre bien
Ton cœur un peu trop comédien,
Et qu'il est possible que naissent
À une vie neuve nos liens.

Regarde les yeux de la neige
Se souvenir de l'infini
Et chercher dans le ciel pâli
Quelque promesse qui allège
L'exil et le dernier défi.

Que restera-t-il de ce monde

Le jour où nous l'aurons quitté ?
Est-il une autre éternité
Que celle où deux âmes confondent
Leur rêve et la réalité ?

UN JOUR FÉCOND

Il neige, il neige sur Venise.
Les rayons d'un soleil caché
Se divertissent à leur guise,
Narquois, dans le cœur embrumé.

Il neige et neige. « Il faut se taire »,
Chuchote dans l'âme une voix. —
Jour de deuil ou fête ? Ah ! mystère.
Peut-être les deux à la fois.

Il neige, il neige, l'hiver s'ouvre
Sur un passé flou, incertain.
Ah ! qui sait ce que Dieu découvre
Peu à peu dans le cœur humain ?

Cette neige drue, c'est un voile
Qui enveloppe le Ghetto,
C'est les pleurs d'une jeune étoile
Solitaire qui meurt trop tôt.

Cette neige drue, c'est un rêve
Où se mêlent doute et oubli,
L'aube d'un silence où s'élèvent
Les pâles spectres de vieux cris.

Cette neige drue, c'est une âme

Qui revient sur terre nourrir
L'enfant qu'une marâtre affame,
Et enchanter ses souvenirs.

Il neige et neige, une plaie saigne
Et saigne, mais, obstinément,
Assure aux amants que le règne
De leur amour défie le temps.

PIERROT DIT LA BONNE AVENTURE
À COLOMBINE

Je fais un songe et te le donne ;
La lune plonge dans mes yeux
Un regard maussade et envieux
Où perce une douleur de nonne.

Les secrets que charrie mon sang
Vers les abîmes de la vie
Ont épousé tes nostalgies,
Ô source unique des mes chants.

J'invente un air de mandoline
Et j'en enveloppe ton cœur ;
Les rayons de lune moqueurs
En vain sur ta foi tambourinent.

Révolus sont les jours cruels
Passés l'un sans l'autre à Venise ;
Nous sommes la Terre Promise
L'un pour l'autre, et l'Être Éternel.

III

*When Spring first enters like a sea,
The birds are all inspired to sing.
Love is the very heart of Spring,
The birds are all inspired to sing,
Love's gifts are generous and free,
Love is almighty, Love's a king.*

ROBERT LOUIS STEVENSON

À CELLE QUI RESTE LOINTAINE ET PROCHE

Tu es la proue de la barque fuyante
Où sont cachés mes rêves de bonheur.
L'horizon pâlit, c'est en vain qu'il tente
De séduire la barque au masque en pleurs.

La barque fuit l'horizon et les rives ;
Tu es ses pensées blessées par la nuit
Comme par le jour ! Les vagues te privent
De ce repos qu'en secret tu poursuis.

Que deviendras-tu si dans le sillage
De la barque se noie notre pitié ?
Fantôme aux yeux d'écume ? ombre ? nuage ?
Ah ! ne réponds rien, les dés sont jetés !

LA DEMEURE AU BORD DE LA MER

Le vent qui fait tourner les pages,
Devant nos yeux, de rêves flous
D'amour éternel, et ravage
Leurs vergers, toujours et partout,
L'impitoyable vent de l'âge,
Est sans prise sur nous.

S'il est vrai que je m'interroge
Souvent sur les desseins de Dieu
Quand j'entends sonner une horloge,
Dans mon cœur, qu'éclairent tes yeux,
Avec ma foi en toi ne loge
Nul doute venimeux.

Les mouettes crieront aux falaises
Et à la mer ton désarroi,
Un jour, quand la mort, qui ne baise
Nos lèvres qu'une seule fois,
Viendra, sans un mot qui t'apaise,
Te séparer de moi.

À l'énigmatique frontière
De l'au-delà, je t'attendrai.
Lorsque s'éteindra la lumière
Dans tes yeux de miel et de lait,

Tu me verras, et seras fière
Du poids de tes regrets.

Tu abandonneras la couche
Où ton voile de chair n'aura
Plus rien de ces choses qui touchent,
Qu'on le veuille ou non, ici bas,
Les cordes des harpes farouches
Que fige le trépas.

Tu seras vêtue de ta robe
Couleur de l'oubli des malheurs,
Les rubis suspendus aux lobes
De tes oreilles seront fleurs
D'un sang pur qui ne se dérobe
Qu'aux mensonges du cœur.

Je t'attendrai à la fenêtre,
Tu viendras vers moi doucement,
Dieu sera prompt à reconnaître
La force d'audacieux serments,
Et notre amour pourra peut-être
Vivre éternellement.

TU VIENDRAIS

Si tu savais quelle hantise
Allume dans mon cœur des feux
Ivres d'impossibles aveux,
Quels vents effrénés les attisent ;

Si tu savais par quels chemins
Je gravis la colline amère
Tandis que s'obstine à se taire
Dieu, vers qui je tends mes deux mains ;

Si je pouvais te montrer l'ombre
Qui grandit au fond de mon sang
Et pèse et pèse sur mes chants
Comme des siècles de décombres ;

Si tu savais dans quels miroirs,
Mes yeux se peignent ton visage,
Dans quels labyrinthes s'engagent
Mes rêveries, quand vient le soir ;

Si tu mesurais la malchance
D'avoir été impie et fou
Et de vivre en portant le joug
D'une insondable et noire absence ;

Si ton regard perçait la nuit

Où les étoiles qui me naissent
L'une après l'autre disparaissent
Sans adieu, simplement, sans bruit ;

Si tu entendais comme claquent
Au vent tous les draps suspendus,
Dans le Ghetto morne, au-dessus
Des vieux cris d'éloquents flaques ;

Si tu voyais mon cœur pétrir
Sans répit un rêve ou résonnent
L'amour et la pitié qui donnent
La force de ne pas mourir ;

Tu viendrais, n'est-ce pas, mon âme ;
Unis dans une même foi,
Nous serions éternelle flamme ;
Le néant resterait sans voix.

LOIN DE VENISE

Dans le ciel noir, la lune se promène,
Apaisée, recueillie, parmi ces fleurs
De fécond chagrin que sont les étoiles.
Une brise rêveuse et inventive
Aux gestes délicats de vieux nuage
Joue avec les plis de son châle blanc.
Est-ce vraiment la lune de Venise
La solitaire aux yeux de rive nue,
La princesse lointaine au luth plaintif,
La Mélisande au cœur toujours ouvert
Pour le troubadour en route vers elle ?

Ses doigts de neige égrènent les instants
Qui peu à peu décolorent les peines ;
Son mystique silence entrouvre à l'âme
Lasse d'errer un asile nouveau.
Est-ce vraiment la lune que naguère
J'ai vu cheminer le long de l'abîme
Où tourbillonne et gronde une eau vorace
Qui engloutit et emporte au néant
Ceux qui ont perdu leur foi en l'amour ?

Sa lumière est douce aux flancs des collines,
Toute vigne chante un chant de promesse
À cette lune, un chant neuf et ancien
Comme un amour qui abolit le temps ;
Sur son visage est peint le souvenir

De perle et d'or d'une convalescence
Qui ne fut longtemps qu'une ombre sans vie ;
À l'âme fiévreuse elle verse un peu
De calme léger de neige endormie.
Comme elle a changé, si c'est bien la lune
Que je voyais souffrir d'une douleur
Pareille à la mienne, et attendre une heure
Pareille à l'heure attendue par mon cœur,
Lorsque je mangeais le pain de l'exil,
À Venise, en rêvant d'une autre vie.

GHETTO SANS PORTE

Quelle mauvaise étoile, à ma naissance,
M'a fait le don d'être bête et méchant
Au point de laisser d'après apparences
Fermer ce cœur qui s'ouvre maintenant ?

Trop tard ! Mes yeux ne voient plus, dans mes brumes,
Qu'un songe errant de jardin en jardin !
J'y traîne un cœur rassasié d'amertume
Depuis trop longtemps sur trop de chemins.

Dans mon Ghetto secret règne un silence
Aussi sombre et violent qu'un vieux désert.
Crier ton nom ? Prier ? Contre une absence
Qui accable un cœur, hélas ! rien ne sert !

Comme je cherche Dieu, je t'ai cherchée,
Sachant bien que toi seule arrêterait
Les Érinyes, contre moi acharnées.
Vais-je mourir aveuglé de regrets ?

Ne peux-tu te faire, un instant, lumière
Incarnée dans des fleurs penchées sur l'eau
D'une étoile où la nuit tient tout entière,
Me réconciliant avec mon Ghetto ?

MURMURÉ PAR MICHEL-ANGE

Parle tout bas, laisse la nuit dormir,
Laisse-lui le bonheur de découvrir
Des horizons libres de souvenirs.

Laisse-la rêver, le rêve est plus doux
Que la réalité. — Autour de nous
Rôde la mort, qui a raison de tout.

GUITARE

Six ondines sortent d'un fleuve
Ruisselantes de souvenirs
Que très vite elles oublieront.

Six rayons de lune captifs
Confient des rêves indociles
Aux fées qu'ils aiment en secret.

La haie qui borde le chemin
Où marchent deux amants abrite
Six nids où chantent les oiseaux
De leurs joies et de leurs chagrins.

Six branches d'horizon se tendent
Vers les âmes qui cherchent Dieu.

DEUX CHERCHEURS D'ABSOLU

I

Du métier à tisser vive navette,
Il court, explorant sans fin du tissu
De la création dessous et dessus ;
Il ne trouve pas Dieu, mais il s'entête.

II

Il monte et descend, à l'instar des anges,
L'échelle de Jacob, fier et hardi,
Et puis, sur le fumier de Job, il dit,
Amer : « Rien n'est constant, et rien ne change. »

AVÈNEMENT

La nuit s'éloigne sans bruit,
Les petites filles dorment.
Tous les chemins s'adoucissent
Mais gardent leurs éternels
Secrets de lèvres fardées.
Les mûres parent les ronces
De promesses délicates.

Les étoiles de chagrin
Ont sombré dans l'océan
Majestueux de la vie.

L'horizon sait oublier
La houle des rêves sombres,
Son regard est sans tristesse.

L'herbe amoureuse, ravie,
Reconnaît la voix flûtée
D'une aurore caressante

La rosée sur les pervenches
Sourit au ciel infini ;
Elle sait qu'elle mourra
D'un seul baiser du soleil.

Une source malicieuse
Murmure une chanson claire

Comme si elle confiait
À l'aurore un lourd secret.

Une femme sent mûrir
Dans le verger de son cœur
Une prière nouvelle,
Sans musique et sans paroles,
Pur balancement de branche
Dans une brise pensive.

MAXIME

Lourd fardeau qu'en bête de somme,
Sans savoir où, l'esprit éteint,
Il porte : c'est sa vie, pour l'homme,
Si l'amour ne lui prend la main.

RÉFLEXIONS D'UN FAUX RENÉGAT

Vivre ou non ? bizarre dilemme !
Qu'importe la mort, après tout,
S'il faut sans un être qu'on aime
Aller au dernier rendez-vous ?
Fleurs, amour... Midis noirs, nuits blêmes...

Fleurs de douloureux souvenirs,
Muguets, marguerites, pervenches,
Emblèmes de l'art de souffrir,
Ombres, fantômes qui se penchent
Sur l'abîme de l'avenir...

Amour guetté de la fenêtre
Grande ouverte sur l'inconnu,
Amour qui n'a ni dieu ni maître,
Amour si aisément perdu,
Amour qu'un mystère fait naître...

APRÈS UNE AVERSE

La pluie s'est tue, les pleurs des vitres
Ont cessé de troubler mon cœur.
Un jeune soleil fait le pitre,
Et l'imité un coucou moqueur.

« Pour ignorer ce que je chante,
Il faudrait être aveugle et sourd ! »
Me disait la pluie, véhémence,
« Rien ne vaut jeunesse et amour. »

Allons, pas de mélancolie !
La pluie qui chantait et dansait
Tout à l'heure est fée qui défie
Des chimères aux noirs méfaits.

Le vent bouscule les nuages,
S'amuse les coins de ciel bleu
Où plus d'un fou qui se croit sage
Veut lire un avenir heureux.

Une brise légère berce,
Sans rassurants discours menteurs,
Des fleurs qui priaient sous l'averse,
Désolées de n'être que fleurs.

Oh ! je n'ai pas plus de sagesse
Qu'il n'en faut pour vivre et souffrir

Sans désespoir quand me délaisse
L'unique objet de mes désirs.

Qu'ai-je appris, sinon qu'en ce monde,
Vaineté, poursuite du vent,
Est toute chose que n'inonde
L'amour, — et que vole le temps ?

Qu'on la dénude ou la déguise,
La vérité n'a qu'un regard,
Et nul n'y peut lire à sa guise :
« Prends ton temps, il n'est pas trop tard. »

La pluie s'est tue. Est-ce futile
D'imaginer qu'elle pourrait
Aider Robinson sur son île,
Si Robinson s'abandonnait !

Je ne trouverai qu'en moi-même,
Je le sais depuis bien longtemps,
La force des pionniers qui sèment
Des fleurs jusqu'au dernier moment.

AMOUR NON PARTAGÉ

— Qu'es-tu, amour sombre et tenace
Auquel je ne sais renoncer ?
Es-tu voie royale ou impasse ?
Vers quoi me suis-je aventuré ?

— Que suis-je ? un chemin sans ombrage
Qui te mène vers l'horizon
Imperceptible qui partage
Le rêve en folie et raison.

Un chemin qu'habite un silence
Caché dans des essaims de mots,
Lèpre qui ronge l'espérance,
Et menace d'autres fléaux.

Un vieux chemin dont les ornières
Offrent à la pluie et au ciel
La consolation — la dernière —
De mêler leurs regards sans fiel.

Un chemin rude qui traverse
Des rêves nus que broie l'hiver
Et des solitudes perverses
Où l'âme si souvent se perd.

Un chemin que la neige noire
Du malheur essaie d'effacer,

Et que sa sévère mémoire
Ne peut que chichement aider.

Je suis condamnation et grâce,
L'étranglement du sablier
Qui te dit : « marche, les temps passent
D'aimer, de souffrir, d'oublier. »

Je vagabonde par tes songes,
Rien ne me guide que ta foi,
Je suis un chemin de mensonge
Et de vérité à la fois.

MAXIME

L'amour nous aide à écouter moins mal
Cette voix en nous, si faible et si forte,
Qu'on appelle Dieu, et qui nous exhorte
À servir sans regrets un idéal.

COURONNEMENT

Depuis si longtemps, triste, amer,
Je vais vers toi, le cœur avide
D'amour, affrontant les déserts
Sans nuée ni feu qui me guident !

Mes yeux n'ont jamais vu briller
Dans le ciel noir de mon enfance
L'étoile qui m'eût épargné
Beaucoup de stériles errances.

S'est-elle allumée quelque part ?
Mon cœur n'a-t-il acquis la force
D'explorer les cieux que trop tard,
Vaincue son impiété retorse ?

Etoiles et chevaux de bois
Tournent, tournent, les années passent,
Mais tu es reine et je suis roi
Dans un rêve que rien ne lasse.

BÉATRICE

Que le vent prie ou chantonne
Une berceuse, à mi-voix,
Courtise les anémones,
Ou d'impatience ronchonne,
Je te parle par sa voix.

Si la pluie à la fenêtre
Vient frapper quand le jour fuit
Mon cœur murmure un « peut-être... »
Têtu qui fait apparaître
Ton visage dans la nuit.

Je me souviens de fontaines
Où les pigeons altérés
D'une Venise lointaine
S'entretenaient de nos peines,
C'est toi que j'entends pleurer.

Je m'abandonne aux chimères
Qui détournent mon esprit
Des réalités amères,
Tu surviens et me libère, —
Et je n'en suis pas surpris.

À UNE CYNTHIA INCONNUE

Un jour tu quitteras la scène
De ce théâtre où je te vois
Briller de semaine en semaine
Dans un rôle inventé par moi.

Franchissant l'horizon mystique
Du cœur, tu viendras te mêler
Aux êtres de ce monde unique,
Et tendrement me consoler.

Tu seras étoile nouvelle
Démentant l'absence de Dieu
D'un monde où l'amour n'étincelle
Jamais qu'un moment dans les yeux.

De toi naîtra une lumière
Réelle comme le tourment
Qui tient ouvertes les paupières
De ceux que la mort seule attend.

Tu seras l'île que découvre
Dans l'océan un naufragé.
Tu me tendras la clé qui ouvre
La porte de l'éternité.

POSSIBLE AVENIR

Soudainement, l'ardente déchirure
Se révéla dans l'âme de l'aurore,
Les sombres fleurs du reniement s'ouvrirent ;
Puis, au théâtre obscur du Créateur,
Me fut montré un possible avenir
Qui glaça mon cœur ; le voici, sans fard.

Les champs de tournesols offrent leur bronze
Aux nostalgies errantes de Saintonge ;
Mais dans tous les miroirs, sur tous les gongs,
Mes rêves de bonheur, damnés, se brisent ;
Une question dans mon esprit s'impose.

— Soleil caché, lointaine Béatrice,
Source de vie, unique rédemptrice,
La scène est nue, la mort est à mes trouses ;
Paraîtras-tu, émergeant des coulisses,
Avant qu'il soit trop tard, avec ma grâce ?

QUASIMODO POÈTE

J'ai chanté la Seine
Témoin de mes peines
Cachées,
J'ai chanté des femmes
Qui sont dans mon âme
Restées.

J'ai chanté l'automne
Et le monotone
Désir
D'une rédemptrice
Qui me veuille et puisse
Guérir.

Je ne suis qu'un frère
Des grises chimères
Penchées
Sur Paris où sombrent
Des amours sans nombre,
Broyées.

HIVER

Les clochers de la vallée
Auront donné au silence
Le pouvoir de nous ouvrir
Des frontières sans défaut.
Le lyrisme des choucas
Fera vibrer le cristal
Et l'argent dans les échos
Si attentifs de nos cœurs.

Nous jouerons au jeu austère
De deviner les pensées
Et les rêves des mélèzes
Pleins de zèle maternel
Pour leur délicat fardeau
De pâle neige souffrante.

Le ciel est une forêt
Vivante, et change souvent ;
Bien des fois, au fil des jours,
Le soleil fera son nid
Dans les branches des nuages ;
Nous chercherons les sentiers
Qui viennent à la rencontre
Des chansons graves et tendres.

Le rire de notre chair
Et le rire de notre âme

Ouvriront un jour les yeux
Des torrents pris par le gel.
Cet hiver sera sans fin,
Ce sera l'éternité
Engendrée par notre amour.

OPIUM

Répète-moi cette berceuse
Magique qui fait oublier
Aux cœurs les heures douloureuses
Où il semble vain de prier.

Je sais que rien n'est moins étrange
Qu'un amour qui meurt supplicié
Ou qu'un rêve bleu qui se change
En cauchemar aux doigts d'acier.

Libère-moi de la hantise
D'être happé par le néant,
Dis-moi que ce n'est que bêtise,
Crainte sans raison, peur d'enfant.

Dis-moi que la tendre lumière
Que tes yeux versent dans mes yeux
Est puisée dans une rivière
Qui coule sans fin dans les cieux.

Dis-moi que la tâche commune
De transmuier la nuit en jour
Sera douce comme la lune,
Pour nous armés de notre amour.

Dis-moi que l'union de nos âmes
Est scellée pour l'éternité,

Qu'ensemble un homme et une femme
Sont Dieu et le monde créé.

Dis-moi que le pont qui va naître
Lorsque je mourrai dans tes bras
Est la voie — ne dis pas « peut-être » —
Qui l'un à l'autre nous rendra.

Dis-moi que les ombres s'allongent
Sur un rivage sans adieux,
Et que si la vie est un songe
Nous faisons le même tous deux.

UN MATIN DU MOIS DE MAI

La guêpe et la rosée
Ont pris dans les rayons
Du soleil des façons
De belles effrontées.

Le vent est un malin,
Jamais il ne s'encombre
Des rêveries des ombres
Qui jouent dans le jardin.

L'aurore a été franche :
Librement le figuier
Songe au souffle léger
Qui fait frémir ses branches.

Un beau jet d'eau tout nu
Danse et chante sans masque
Au milieu de sa vasque
Pour un dieu inconnu.

Les fleurs sont demoiselles,
Aux élus paradis
Et enfer aux maudits,
Elles rient, fières d'elles.

Assoiffé d'absolu,
Il envie les nuages,

Le lierre est son partage :
Pauvre mur chevelu !

Fausse est l'indifférence
Des amours mal guéris
Qui épient dans leurs nids
La chance et malchance !

Que clame le désir ?
« Gloire au rêve qui ose
Transformer toute chose,
C'est lui qu'il faut nourrir ! »

Les allées improvisent
Avec zèle et talent
Pour de lointains amants
Un tango qui les grise.

Dans un jardin sans nom
Où sont peut-être fées
La guêpe et la rosée
J'ai fait cette chanson.

PRÉLUDE

Rêverie, ô toi qui t'avances
Au-devant des cœurs qui ont faim
Comme une aurore offrant son sein,
Vois-tu au bord de ton chemin
Les pierres souffrir en silence ?

Oui, bien sûr ! Pourrais-je en douter ?
Ne sais-je pas que la nature
N'a jamais permis que se murent
Les yeux à des peines qui durent ?
Ah ! rêverie, sœur du Léthé !

Contre le vertige qui hante
Une quête acharnée, sans loi,
D'une paix entrevue parfois,
Je n'attends d'aide que de toi,
Par les longues nuits grimaçantes.

LA CHANSON PERDUE

Retrouverai-je la chanson
Que je t'ai chantée à l'oreille,
Chanson de chair, chanson pareille
Au bruit qu'ensemble deux cœurs font ?

Retrouverai-je le poème
Confus, obscur, juste ébauché,
Je ne sais pourquoi oublié,
Qui hante tant de rêves blêmes ?

Retrouverai-je, en écoutant
Les imaginaires berceuses
De mon enfance malheureuse,
L'air bâti d'instant en instant ?

M'aideras-tu, retrouverai-je
Les paroles et l'air du cri
D'amour que je n'ai pas écrit,
Ma chanson de feu et de neige ?

À UNE INFIDÈLE

Chanson réaliste

Ne me dis rien, laisse mon âme
Vagabonder où elle peut.
Le feu est mort, vive la flamme
Qui me consolera un peu !

Du fond de mon gouffre je clame :
« Que vaut, pour un cœur douloureux,
Auprès de l'amour d'une femme,
Le gai soleil dans un ciel bleu ? »

Je suis troubadour, et ma lame
Ne défend que ma dame et Dieu ;
Lorsque tu m'aimais, mon calame
Ne célébrait que tes beaux yeux.

Je ne me plains ni ne te blâme ;
Je ne suis pas un songe-creux,
Et je fais de bon cœur mes gammes,
Dans l'espoir de convaincre mieux
Un cœur plus conforme à mes vœux.

LUMIÈRE

Ô lumière nouvelle-née,
À la mémoire abolie,
Feras-tu fleurir ces lèvres pâles
Où, si tristement,
Flotte une berceuse,
Telle une gondole vide
Amarrée à un quai désert ?

Ô lumière promise,
Depuis si longtemps promise,
Lumière d'or, de sang, de larmes,
Lumière annonciatrice
De souffrance féconde et de liberté
Feras-tu s'épanouir
L'enthousiasme des rosaces
Dans ces yeux au regard de cendre ?

Ô lumière,
Sœur de la lumière des noces
Du soleil et de la mer,
Consoleras-tu cette femme
Qui attend, attend, attend ?

CHANSON D'ICI

Les tournesols de la Saintonge
Et ceux de la rue de Buci
Bercent en nous le même songe,
Mais les années sont sans merci.

C'est en vain que nos cœurs se soulent
De souvenirs et de regrets ;
Qu'importe à l'océan la foule
Impuissante de ses galets ?

Là-bas, les pensées s'enchevêtrent,
Et des lèvres de l'horizon
S'envole un éternel « peut-être »
Là-bas, s'ouvrent mille chansons.

Le soleil couchant teint la Seine
De mélancolique douceur ;
Nos yeux crient et nos mains se prennent ;
Que pourrions-nous trouver ailleurs ?

CHANSON POUR L'ABSENTE

Des soleils blancs, des soleils rouges,
Fleurs que je ne peux pas t'offrir,
Rien d'autre dans mes ciels ne bouge,
Mon cœur ne sait plus que souffrir.

Loriots qui pépient dans les haies
Et coucous cachés dans les bois
À l'envi tisonnent mes plaies ;
Je chante, pourtant, loin de toi.

Je ne sais si réelle ou feinte
Est l'attente de jours meilleurs
Dans mes chansons, toutes empreintes,
Malgré moi, de sourde douleur.

De quoi se nourrit l'espérance
Que j'ai de mourir dans tes bras ?
La sévère raison me tance
Tout haut, et m'approuve tout bas.

N'est-ce qu'un leurre de la rime,
Ma quête de Dieu dans tes yeux ?
Peut-être, mais à l'heure ultime,
Je ne te dirai pas « Adieu ! »

CHANSON DE FILLETTE

Gentil voilier, petit bateau
Qui te promènes sur les eaux
Comme Jésus fils du Très-Haut,
Si tu vois le Tristan que j'aime,
Dis-lui, par quelque stratagème,
Comme Yseult la Blonde elle-même,
Que je n'aurai pas d'autre amour,
Et que je l'attends tous les jours
Dans le jardin du Luxembourg.

CHANSON PARISIENNE D'AUTREFOIS

Le sombre Caliban est-il
Moins vivant qu'Ariel ?
Pourquoi les promesses d'avril
Lui sont-elles fiel ?

Dieu, d'où vient la vie, noue les fils
Des cœurs dans le ciel.
Satan verse un poison subtil
Aux lunes de miel.

Il était un pauvre chanteur
Des rues et des cours
Qui avait seulement le cœur
D'un vrai troubadour.

La blonde marchande de fleurs
Qui l'aima un jour
Mourut, mais il eut le bonheur
De l'aimer toujours.

CHANSON DES AMANTS INCRÉDULES

Si nous pouvions nous croire
À tout jamais unis,
La nuit de notre nid
Ne serait jamais noire.

Si nous avons le vin
De la foi en partage,
Notre pèlerinage
Ne prendrait jamais fin.

Si nous pouvions comprendre
Le silence de Dieu,
Notre amour serait feu
Pur sans fumée ni cendres.

Si nous savions rêver
Mieux notre vie si brève,
Le temps de notre rêve
Serait l'éternité.

CHANSONNETTE SÉRIEUSE

Il faut avoir pitié des roses,
Amoureux, vous le savez bien !
Il faut avoir pitié des roses,
Leurs épines sont les seuls liens
Dont leur cœur fidèle dispose,
Elles n'ont qu'elles pour tout bien.
Il faut avoir pitié des roses,
Amoureux, vous le savez bien !

CHANSON D'UNE ÂPRE LUMIÈRE

J'allume dans chaque miroir
Un feu qu'attise le vent noir
Des solitudes sans paupières
Au regard de sable et de pierre.

Ce feu dévore promptement,
Ainsi que Cronos ses enfants,
Les rêves des cœurs impatients ;
Espérer que de guerre lasse
Un jour ou l'autre il fasse grâce
Est vaine poursuite du vent !
C'est un bourreau incorruptible,
Et le tromper est impossible.

14 JUILLET

Les notes mélancoliques
D'une chanson de lilas,
Pauvre secrète relique,
Obsèdent mon cœur las.

Le ciel est blanc, et je pense
Aux draps d'un lit d'hôpital.
Où sont soleil, espérances
Et musique des bals ?

L'attentive solitude
Me tient depuis si longtemps
Par la main, que tout prélude
Au jour du Jugement.

CHANSONS DES AMANTS DÉÇUS

Dans notre nostalgie bouge
Un rêve, un conte d'hiver ;
Le vent fait frémir la mer
Où descend le soleil rouge.

Une mouette de Saintonge
Vole au-dessus de nos cœurs ;
Est-ce l'ombre du bonheur
Que nous n'avons eu qu'en songe ?

Douces furent nos promesses,
Sincères furent nos yeux,
Et nous voici malheureux !
Que nos âmes sont traîtresses !

La mer rabâcheuse prêche
La résignation, l'oubli ;
Le temps a-t-il des replis
Où fuir ce monde revêche ?

Puisque rien ne nous console
De ne pas nous aimer mieux,
Où est la grâce de Dieu ?
Quel pouvoir a sa parole ?

Aujourd'hui, sur la falaise,
Nous sommes deux à souffrir ;

Demain, dans la terre glaise,
Nous serons deux à pourrir.

Il nous reste une berceuse
Que nourrit notre pitié,
Rien d'autre pour alléger
Un peu nos nuits douloureuses.

Frêle est la lueur du phare
Qui embrasse l'infini ;
Notre chagrin nous unit,
Si le destin nous sépare.

BUTINEUSE

Ses mains sont vives abeilles
Déguisées en fleurs
Qui ont, des roses vermeilles,
Toute la splendeur,
Et, des aubes qui s'éveillent,
Toute la douceur.

On croit voir entre les feuilles
Briller le bonheur !
Mais l'imprudent qui les cueille,
Prince ou maraudeur,
Qu'il en ait peur ou le veuille,
Cueille son malheur.

CHANSON BLEUE

Fermons les yeux, laissons en nous grandir
Un rêve qui nous berce et nous console ;
Avec le temps nos attentes s'étiolent ;
Pourquoi nous résigner, pourquoi souffrir ?

Fermons les yeux, oublions la jeunesse
Que nous avons perdue, ouvrons nos cœurs
À un rêve nouveau, sans avoir peur
Des séductions de chimères traîtresses.

Fermons les yeux, faisons fleurir la nuit
Qui va dans ses bras prendre notre monde ;
La nostalgie peut-elle être féconde ?
Oublions les espoirs qui nous ont fui.

Fermons les yeux, ce que nous voyons ronge
Notre patience, et dans nos cœurs déçus
L'Ange de la Mort rit comme un bossu :
Oui, sans bonheur la vie est un mensonge.

Fermons les yeux, créons un univers
Tout entier modelé par la magie
D'un amour qui veut être la vraie vie
De deux amants au seuil de leur hiver.

BERCEUSE
À NE CHANTER QUE DANS SON CŒUR

Laisse les yeux de la rivière
Chercher dans les yeux de la nuit
Des raisons d'être heureuse et fière,
Te mentir, ma fille, ne puis.

Laisse l'eau murmurer aux branches
Des saules un rêve aussi vieux
Que la mort, qui vers nous se penche,
Je n'ai que toi, ma fille, et Dieu.

« Dans les bras de la mer lointaine »,
Pense la rivière, « j'aurai
Une vie de fille de reine. »
Ton cœur, ma fille, est mon palais.

Marraine fée, sa nostalgie
Lui a promis tous les bonheurs,
Croit la rivière, mais la vie,
Ma fille, pour toi me fait peur.

Les flots de la rivière tentent
En vain d'embellir le reflet
Du ciel ; mon cœur, lui, se contente
De t'aimer telle que tu es.

Est-il au rêve des frontières ?
Pour l'eau, les rives sont des liens
Passagers, presque imaginaires ;
Dors, ma fille qui ne sais rien.

CHANSON DE TEMPS NOIRS

Si nous le voulons, ce monde d'un songe
Qui dans nos tourments ses racines plonge
Sera monde réel et non mensonge.

Avons-nous besoin d'un autre dictame
Que ce qu'exigeait la commune flamme
Jadis d'un troubadour et de sa dame ?

Tous les soleils que nos yeux trouveront
Dans notre ciel, nous nous les donnerons ;
Notre âme et notre chair s'étonneront.

Dans nos cœurs paraîtra un chant nouveau
Au seul vrai Dieu, au tenace flambeau
Qui fait oublier ténèbres et maux.

GRAVÉ DANS LA CHAIR

Les oracles obscurs les plus célèbres
Ne lient aucun des songes de nos sangs,
Mais nos ombres nues défiant les ténèbres
Seront regard à l'épreuve du temps.

Que cherchent nos yeux qu'ils ne veulent croire,
Pour adoucir l'ironie du destin,
Voir flamber au sommet de nos mémoires,
Quand la nostalgie du jour les étreint ?

Prier ? pourquoi, si Dieu ne peut rien faire
Pour empêcher le soleil de sombrer
Dans les flots de la nuit, où l'Adversaire
Guette sa proie, prêt à la dévorer ?

Ah ! ne laisse pas mourir l'espérance,
Toi, qui es venue combattre la nuit
Des oracles flous et des apparences !
Rattrapons, ensemble, un amour qui fuit !

Qu'auront été nos vies, plaies ou sillages
Sur l'océan des oracles ouverts
Par la mort, étrangère au badinage ?
— Nous aurons vécu, nous aurons souffert !

D'UNE ONDOYANTE PRÉSENCE

Deuxième édition, augmentée

Prélude	9
Énigme	10
Les marguerites	12
Soir	13
À une qui n'est pas jolie	14
Myosotis	15
Devant la mer	16
Quai d'une gare lointaine	18
Épitaphe	19
Dialogue nocturne	20
Pendant d'un poème d'Aragon	22
Parabole	23
De loin	24
Fructidor	25
Adieux dans le jardin du Luxembourg	26
Au théâtre de la mémoire	28
Méditation	29
Contre-feu	30
Folle esquive	31
La nuit humiliée	32
Été pourri	34
Une fois la partie perdue	35
Fragment d'un plaidoyer	36
Nuit de décembre	37
Destin	38
Nuit sans lune	39
1 ^{er} avril	40
Hiboux	42
Premiers jours de printemps	43
Un dialogue	44
Deux fleurs	45

Les tulipes	46
La méduse	48
Ombre	49
Verger d'Espagne	50
Devant le rideau	51
Exemple	52
Ronde	53
Alchimie	54
Un matin de juin	56
Ombre	58
Obstination	60
Noël	62
Mur	63
Ce qui ne sombre pas	64
Crépuscule	66
Chèvrefeuille	68
Hiver	71
Sérénade parme	72
Une vie	73
Victimes	74
Maxime	75
Adieu	76
Berceuse	78
Soledad danse	79
31 décembre	80
Anniversaire	82
Une victoire de Satan	84
Envahissement	85
Fallait-il le dire ?	86
Malgré tout	88
Au revoir	89
Au point du jour	90
Paix	91
Le temps	92

L'hiver d'un amour	93
Devant nous, la nuit	94
Consolation	96
Commencement	98
Fidélité	99
Méditation	100
Secret de Polichinelle	102
Rêve grand-guignolesque	103
Marelle	104
Dans la brume après le naufrage	105
Confins	106
Réponse	108
Attente nue	109
Vivre	110
L'inconnue masquée	112
La transparente	113
Devenir	114
Chanson de carnaval	115
En carême	116
Polichinelle à Sylvie	117
Pierrot à Colombine	118
Colombine à Pierrot	120
Noir printemps	121
Pierrot à Colombine	122
Sous un ciel sombre	123
Variante	124
Colombine abandonnée	125
Pierrot à Colombine	126
Un jour fécond	128
Pierrot dit la bonne aventure à Colombine	130
À celle qui reste lointaine et proche	133
La demeure au bord de la mer	134
Tu viendrais	136
Loin de Venise	138

Ghetto sans porte	140
Murmure par Michel-Ange	141
Guitare	142
Deux chercheurs d'absolu	143
Avènement	144
Maxime	146
Réflexions d'un faux renégat	147
Après une averse	148
Amour non partagé	150
Maxime	152
Couronnement	153
Béatrice	154
À une Cynthia inconnue	155
Possible avenir	156
Quasimodo poète	157
Hiver	158
Opium	160
Un matin du mois de mai	162
Prélude	164
La chanson perdue	165
À une infidèle	166
Lumière	167
Chanson d'ici	168
Chanson pour l'absente	169
Chanson de fillette	170
Chanson parisienne d'autrefois	171
Chanson des amants incroyables	172
Chansonnette sérieuse	173
Chanson d'une âpre lumière	174
14 juillet	175
Chansons des amants déçus	176
Butineuse	178
Chanson bleue	179
Berceuse à ne chanter que dans son cœur	180

Chanson de temps noirs	182
Gravé dans la chair	183

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013

Imprimé en France